

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Le Désarmement
La guerre qui vient
La musique en Belgique
Le loup et l'agneau et saint François d'Assise
Fès mystérieuse et sainte

Comte de SAINT-AULAIRE
Hilaire BELLOC
Charles VAN DEN BORREN
Fernand DESONAY
Camille MAUCLAIR

La Semaine

Il paraît que M. Caillaux aurait dit un jour, en 1911, alors qu'il était à la tête du gouvernement français que : « il faut être deux pour se battre ». L'ineffable *Provincial* de la Terre Wallonne, dont nous ignorons heureusement l'identité, nous rapporte ce « mot » historique en ajoutant :

« On l'oublie presque toujours et il suffit qu'un voisin nous donne des inquiétudes pour que nous nous empressions de crier à la guerre prochaine et de faire sonner notre sabre... »

Au delà de certaines limites, la naïveté et la candeur changent de nom. Affirmer qu'il faut être deux pour se battre crée une équivoque tellement bête qu'on a peine à imaginer qu'un aussi stupide propos puisse être pris au sérieux. En 1911, à Agadir, l'Allemagne provoque la France. Joffre consulté reconnaît qu'une guerre serait très dangereuse. Que fait Caillaux? Il cède à l'Allemagne. Pas plus difficile que cela! L'Allemagne voulant la guerre tôt ou tard, marqua le point et guetta l'occasion prochaine. Caillaux avait, non pas évité, mais reculé la bataille en encaissant l'humiliation. L'impréparation de la France, qui faisait capituler Caillaux, poussa l'Allemagne à abuser de sa force.

Eh oui, il faut être matériellement deux pour se battre, comme il faut être deux pour qu'il y ait un assassin et un assassiné, un voleur et un volé. Mais il ne faut pas être deux à vouloir la guerre pour qu'il y ait la guerre, comme il ne faut pas être deux criminels pour qu'il y ait un crime. Et toute la sottise de la boutade attribuée à Caillaux, et endossée par le *Provincial*, éclate dans cette distinction. Il suffit pour qu'il y ait guerre qu'un seul État la veuille et l'impose. En 1914 l'Allemagne a imposé la guerre, une guerre qu'elle méditait et préparait depuis longtemps. Que si, entre 1911 et 1914, la France ne s'était pas ressaisie sous d'incessantes excitations allemandes, toutes les concessions de tous les Caillaux du monde n'auraient pas empêché le militarisme prussien d'envahir la France et de la vaincre.

Il est donc infiniment plus faux que vrai de prétendre qu'il faut être deux pour se battre.

* * *

M. Maurice Paléologue, ancien directeur des affaires politiques au Quai d'Orsay, ancien ambassadeur de France, publie dans le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes* une tranche de ses souvenirs (février-mars 1913) qui vient éclairer à point l'incommensurable aïer du propos : « Il faut être deux pour se battre ».

M. Poincaré élu président de la République fin janvier 1913, Briand devient président du Conseil avec Jonnart aux Affaires étrangères. Briand : « pour comprendre les affaires » a besoin d'en parler. Il n'étudie pas les affaires, il les « cause » : bonne méthode d'ailleurs, qui était celle de Talleyrand et de Morny. Briand demande à M. Paléologue, le 3 février : « Et nos rapports avec l'Allemagne? »

M. Paléologue expose la situation et conclut :

« ... tout cela me démontre que l'Allemagne veut avoir à tout

instant, un prétexte national de nous adresser une sommation humiliante, qu'elle soutiendrait jusqu'au bout.

Je termine, en citant au président du Conseil une phrase que le lieutenant-colonel Serret (attaché militaire français à Berlin) m'a souvent répétée. « Quand l'Allemagne jugera l'heure venue de nous déclarer la guerre, j'ignore de quel prétexte elle se servira pour mettre le feu aux poudres; j'ignore si nous verrons ce prétexte surgir dans les Balkans, à la frontière des Vosges, au Maroc, en Chine, dans la lune; mais ce que je vous garantis, c'est que l'Allemagne portera immédiatement son principal effort contre la France pour obtenir, à nos dépens, une victoire foudroyante dès l'ouverture des hostilités. »

Pendant que je lui rapporte cette prophétie d'un officier dont j'ai tant de fois reconnu le solide jugement, Briand arrête sa marche et cesse de fumer. Puis, quand je me tais, il reprend :

— Vous me faites froid dans le dos!... S'il en est ainsi, — et je le crains, car le général Joffre pense comme vous, — il va falloir évidemment que nous rétablissions d'urgence le service de trois ans.»

Sans cette loi de trois ans, sans la réaction française, la guerre avait lieu quand même mais, sans doute, la France eût-elle été écrasée. Heureusement que la diplomatie allemande, dont les erreurs et les fautes ne se comptent pas, laissa passer l'heure propice et que les hordes teutoniques se mirent en route trop tard pour vaincre sûrement.

* * *

M. Paléologue conte par le menu les dessous d'une mauvaise querelle cherchée par l'Allemagne à la France à propos d'un incident au Maroc. Une fois encore Berlin voulait humilier Paris. Mais l'Allemagne pousserait-elle l'affaire jusqu'aux extrêmes limites? La question se posait. M. Paléologue ne le croyait pas. Joffre non plus, parce que l'état-major allemand « évitera de nous attaquer aussi longtemps que la nouvelle loi militaire allemande n'aura pas réalisé tous les grands effets qu'il en escompte. Cela nous assure probablement une année de répit. »

Et Jonnart confia à M. Paléologue qu'en accompagnant comme gouverneur général de l'Algérie, le roi Edouard VII pendant l'excursion que les souverains anglais firent dans le Nord de l'Afrique en 1907, le Roi lui dit un soir :

« En vous obligeant à lui sacrifier Delcassé, l'Allemagne a pris le goût de vous humilier... Ne lui en laissez pas prendre l'habitude!... Cela vous mènerait loin... »

Dans leur dernière conversation, au palais de Moustapha, le Roi s'exprima d'une façon plus libre encore :

« Ce qui m'inquiète surtout, c'est le caractère de mon neveu Guillaume. Je le connais bien; j'ai tant parlé de lui avec sa défunte mère, ma très noble sœur, l'impératrice Victoria!... Il a certes une intelligence remarquable : il s'intéresse à tout, il comprend tout, il s'assimile tout; mais il n'a aucun jugement et il n'est pas le maître de ses nerfs... Malgré ses allures provocantes, je ne le crois pas belliqueux, d'abord parce qu'il n'est pas courageux et puis parce qu'il n'entend rien à

la stratégie... Mais les armées et les flottes sont des choses dangereuses, avec lesquelles on ne joue pas impunément. Par ses bruits de sabre et ses fanfaronnades, il s'est composé peu à peu, devant son miroir et devant le monde, un rôle de matamore auquel il ne peut plus renoncer. Dans une heure grave, il sera le prisonnier de ce rôle; sa puérile vanité ne lui permettra ni concession ni recul... Monsieur le Gouverneur général, je parierais n'importe quelle somme qu'un beau jour, Guillaume vous déclarera la guerre. Pensez-y constamment et tenez-vous prêts!

* * *

La France déjoua la manœuvre allemande de février 1913. « L'Allemagne, une fois de plus — c'est Jonnart qui parle — manqua de tact. Elle ne se doute pas du service qu'elle nous a rendu par son absurde projet... » La loi de trois ans sortit de l'incident.

M. Paléologue rapporte encore ces paroles du colonel Serret, attaché militaire français à Berlin « officier laborieux, instruit et d'un jugement droit » mort, comme général, et en héros, sur la terre d'Alsace, en janvier 1916.

L'Allemagne n'admet pas — dit le colonel Serret — qu'une nation de soixante-huit millions d'âmes, une nation qui se croit et se proclame la première du monde, soit tenue en échec par quarante millions de Français corrompus et dégénérés... Sur ces entrefaites, la guerre éclate dans les Balkans. Et voici que l'armée turque, instruite par des officiers allemands, s'effondre au premier choc. Nouvelle et cuisante humiliation pour l'Allemagne... Faut-il s'étonner que l'état-major allemand veuille se mettre en mesure de nous casser les reins, à la première occasion qui se présentera?...

Je réponds au lieutenant-colonel Serret que je partage complètement son avis quand il attribue à l'état-major allemand le projet de nous casser les reins par une attaque soudaine et foudroyante; je continue:

— Je ne crois pas que l'Allemagne ait résolu de nous attaquer dès maintenant; elle attendra sans doute que la nouvelle loi militaire ait produit tous ses effets utiles. Mais, dans les conversations que j'ai eues, ces derniers temps, avec Schen, au sujet de l'affaire Guellouli, un détail m'a beaucoup frappé: c'est le ton inflexible et péremptoire sur lequel cet ambassadeur, qui est plutôt conciliant, a toujours repoussé ma proposition de soumettre notre dispute au tribunal de La Haye. Sa réponse n'a jamais varié: Oh! non, par cela!... Notre opinion publique ne l'accepterait pas!... J'en conclus que le jour où l'Allemagne trouvera l'occasion propice, elle passera brusquement à l'action militaire, sans le moindre souci des controverses diplomatiques et des procédures arbitrales.

Serret m'approuve entièrement. Il conclut que nous devons rétablir au plus tôt le service de trois ans, si nous voulons être en état de parer à une offensive brusquée de l'Allemagne.

« Si, me dit-il, nous ne savons pas faire aujourd'hui tous les sacrifices nécessaires, nous aurons à subir, dans quelques années, soit une humiliation complète, la déchéance finale, soit une guerre dans des conditions encore plus pitoyables qu'il y a quarante-trois ans. »

Qui sait, le Provincial de la Terre wallonne viendra peut-être prétendre que cette loi de trois ans fut une faute et qu'elle conduisit à la guerre parce qu'elle révéla qu'on était deux pour se battre! Et dire que cette terre wallonne, si meurtrie en 1914, reste toujours la plus exposée!

Citons encore ce profond politique:

« Parce qu'Hitler agitateur a brandi un programme nationaliste, parce qu'il a organisé ses troupes sur un type militaire, parce que sa politique de chancelier doit aboutir à la guerre si les conditions générales ne changent pas en Europe, la France, l'Angleterre et leurs satellites (merci pour la Belgique!) adoptent une politique

rétractée et hargneuse qui conduit non moins fatalement à la guerre.

Pas un instant on ne songe à distinguer dans l'hiérisme ce qui est spécifiquement interne — et ne nous regarde pas, sur le terrain politique — et ce qui touche à l'ordre européen; pas un instant, on n'essaie de saisir ce qu'il y a de sain et d'équitable dans certaines revendications allemandes; pas un instant, on ne fait retour sur soi-même pour découvrir ce qu'il peut y avoir de morbide dans nos inquiétudes, de vexant ou d'injuste dans certaines de nos résistances.

Non. Aux incartades, aux folies, aux provocations allemandes, on répond par des menaces, des intrigues, des déjis.

Malheureusement, comme le singe de la fable, le Provincial oublie d'allumer sa lanterne. Pourquoi ne pas nous dire ce qu'il faudrait faire? Pourquoi ne pas nous détailler « ce qu'il y a de sain et d'équitable dans certaines revendications allemandes »?

Que faire pour que l'Allemagne ne réarme pas?

Que faire pour qu'elle soit satisfaite et ne pense pas à conquérir par la force plus que ce qu'on lui donnera? Comment rendre l'Allemagne pacifique? Comment obtenir que la Prusse militariste n'anime plus la mentalité allemande? Que le racisme ne prêche plus la supériorité de la race germanique et son droit à l'imperium mundi?

D'excellents esprits persistent à penser qu'il n'y a qu'à se tenir sur ses gardes et à ne pas désarmer surtout. D'anciens croient encore à la possibilité d'éviter la guerre, d'autres, tout en niant pas cette possibilité, ont la conviction que cette guerre est pratiquement inévitable parce qu'on n'empêchera pas la Prusse de la tenter. Certains, ne disons plus de bons esprits car nous avons l'audace de nous compter parmi eux, osent parler de ce que le Provincial appelle « l'idée, l'odieuse et criminelle idée d'une guerre préventive... » Et il ajoute, le bon apôtre, mais piètre logicien: « comme on le souhaitait dans certains milieux allemands en 1914 »! Tout de même! La guerre fut, de la part de l'Allemagne, non pas une guerre préventive destinée à prévenir une agression, car personne ne songeait à attaquer l'Allemagne, mais une guerre qui devait prévenir et empêcher que ne devint impossible une hégémonie allemande en Europe et dans le monde. Tandis que la guerre préventive dont nous n'avons pas honte de rêver — hélas! ce n'est qu'un rêve! — serait une guerre dans le but de prévenir une nouvelle attaque prussienne.

* * *

Nous sommes en pleine crise d'avant-guerre — écrit encore le Provincial — parce que derrière l'écran des paroles de paix, il n'est aucun gouvernement qui ne songe à la guerre, ne la fasse entrer dans ses calculs, ne s'y prépare.

Et parce qu'aucun gouvernement ne renonce à la guerre, d'un refus total, tous y tomberont.

Aucun gouvernement ne renonce à la guerre! Est-ce assez raide, dites? Et la Belgique? Qu'est-ce donc que renoncer à la guerre? Désarmer? Mais n'est-ce pas appeler la guerre, la provoquer infailliblement?

Un Anglais de marque, longtemps adversaire des thèses françaises, M. Garvin, vient d'écrire dans son journal l'Observer:

Le temps est venu de parler franc. La paix peut être sauvée presque certainement encore par une ferme détermination de la conserver et par une irrésistible combinaison des forces dans cette intention. Rien autre ne peut la sauver. Elle ne pourra jamais être sauvée, en des circonstances si profondément modifiées, par les méthodes employées jusqu'à présent à Genève. Quelles qu'aient été nos querelles et nos divergences d'opinions avec nos voisins, ce chapitre est clos et mis de côté. Jamais, même parmi les périls de l'avant-guerre, même pendant la guerre, l'absolue solidarité des

deux peuples n'a été plus essentielle à l'un et à l'autre, comme à la civilisation... Le désarmement de la France est une concession que l'on ne saurait faire aux hitlériens.

En attendant, les arguments de la France sont irréfutables. Elle ne désarmera pas; elle ne peut pas désarmer; nul d'entre nous ne peut désarmer tant que l'hitlérisme ne cessera pas de prêcher l'idéal infernal de la guerre pour la guerre, tant qu'il ne commencera pas de donner de claires assurances de sage conduite.

Quel bonheur que la France n'ait pas désarmée quand ceux qui la supplient aujourd'hui de n'en rien faire l'adjuraient de le faire au plus tôt!

Non, désarmer, ce n'est pas renoncer à la guerre, pas plus que ne plus enfermer son argenterie n'est renoncer au vol.

Pourtant — conclut le Provincial — si un Etat renonçait dans sa pensée et dans sa volonté, à la guerre, une détente ne surviendrait-elle pas, favorable à la paix?

Oui, si la PRUSSE renonçait dans sa pensée et dans sa volonté à la guerre, oui, alors, ce serait la détente et ce serait la paix. Mais la Prusse veut recommencer, et PARCE QUE la Prusse veut tenter une nouvelle fois l'aventure, le jeu diplomatique européen reste brouillé. Cette volonté de guerre de la Prusse, tout gouvernement doit en tenir compte dans ses calculs parce que c'est une donnée de fait. On ne supprime pas un fait en y «renonçant»! Il est donc humain, il est naturel, il est inévitable, qu'un Mussolini se serve à des fins italiennes ou la Hongrie à des fins hongroises de cette volonté de guerre prussienne, c'est-à-dire de la Prusse telle qu'elle est. Certes, une entente anglo-franco-italienne pourrait encore conjurer la guerre. Un génie politique français unirait Rome et Paris; un grand homme d'Etat anglais comprendrait les lourdes responsabilités de son pays — exposées plus loin par notre ami Belloc — et préserverait l'Europe en servant le véritable intérêt de l'Angleterre : tout cela est vrai, mais tout cela ne ferait qu'empêcher la volonté allemande de passer à l'exécution. La volonté de guerre prussienne est, et voilà tout le malheur.

En idéaliste incorrigible, notre *Provincial* croit que si tout le monde était parfait, sauf les Allemands, ceux-ci en deviendraient inoffensifs. N'en seraient-ils pas plus audacieux, au contraire? Pauvre terre wallonne! Si les absurdités que propage la revue qui porte son nom trouvaient beaucoup de disciples, bien vite l'invasisseur et le tortionnaire de 1914 reviendraient la souiller et la martyriser à nouveau...

Confessons notre agacement. *« Tout est à faire, lisions-nous dernièrement dans SOIRÉES. L'apostolat moderne, tel que nous le concevons, aujourd'hui n'est qu'un mot. »* Et en exergue sur la première page d'une brochure, fort intéressante d'ailleurs et très opportune, du *Centre Catholique d'Action cinématographique*, nous avons trouvé ces lignes : *« Le tort des catholiques fut d'arriver toujours trop tard, de manquer d'initiative et de laisser aux adversaires le temps d'occuper la place... »*

Cela n'est pas vrai et ces déplaisantes exagérations ne peuvent faire aucun bien. Dites qu'il reste beaucoup à faire, que l'erreur règne toujours dans trop d'esprits et le mal dans trop de cœurs, que l'effort apostolique doit s'adapter sans cesse, toujours se renouveler, etc. Mais restez vrais! Comment? En Belgique les catholiques arrivent toujours trop tard? Et notre magnifique Université de Louvain, la plus importante du pays? Et notre admirable enseignement secondaire fréquenté par l'immense majorité des enfants belges? Tenez, voici un chiffre publié ces jours-ci : 95 % des bibliothèques publiques en pays flamand sont en mains catholiques!

Soulignez les insuffisances, dénoncez les carences, stimulez les énergies, rien de mieux, mais n'oubliez pas ce qui a été fait déjà, ne méconnaissez pas le formidable effort de la charité catholique. Ce serait aussi injuste que nuisible.

« Il ne s'agit plus seulement de savoir si l'Etat bouclera demain son budget, mais bien de savoir comment la Belgique résoudra le problème de sa vie. Ceci dépasse cela de cent coudées. »

Le sénateur Crokaert a raison : le problème est là. La Belgique ne peut nourrir ses habitants qu'en travaillant pour autrui. Or, nos clients d'hier ferment leurs portes et nous achètent de moins en moins. Bien plus, ils nous vendent à perte! Exemple : les charbons allemands sont livrés en Belgique environ quarante francs meilleur marché que ne les paient les Allemands. Étonnez-vous alors que notre balance commerciale avec le Reich soit déficitaire de 1,200 millions. Et M. Crokaert, en Tribune libre du *Soir*, demande à l'Etat qu'il agisse, qu'il aide la Belgique à exporter, qu'il « fasse preuve d'imagination créatrice et novatrice. »

Le temps est passé — écrit-il — des hésitations, des interminables délibérations en présence et avec le concours obligé d'incompétences notoires. C'est pourquoi le parlementarisme est au déclin. Le temps des disputes abstraites sur la meilleure des sociétés ne l'est pas moins. C'est pourquoi le socialisme marxiste — qui n'a, d'ailleurs, jamais été qu'une dangereuse hypothèse d'école — est maintenant relégué dans l'armoire aux vieilles lunes.

De plus, il arrive que les peuples en viennent à préférer une dictature politique avouée, publique, reconnue et responsable, aux dictatures occultes et irresponsables dont s'accrochent si volontiers toutes les prétendues démocraties parlementaires que compte encore l'Europe : à savoir les coteries mondaines et surtout les dictatures financières, les unes souvent mêlées aux autres, avec qui, qu'ils le veuillent ou non, les gouvernements doivent compter au point qu'on en vient à se demander parfois qui gouverne en vérité.

La Belgique est un pays de self-government, ennemi des aventures. Il n'empêche qu'elle exige que l'Etat joue son rôle.

Les prétendues démocraties parlementaires!...

Nous sommes moins d'accord avec l'honorable sénateur catholique quand il parle d'une union franco-belge :

Et nous n'avons plus à compter que sur nous-mêmes — écrit-il. — On nous rebat de temps en temps les oreilles avec une hypothétique union franco-belge. Certes, ce serait, en ces temps-ci, une jolie carte à jouer. Mais voilà : déjà aux temps lointains de la guerre ces projets d'union économique ne furent qu'une occasion pour certains personnages du Quai d'Orsay de nous traîner en longueur, tandis que d'éloquents et irresponsables porte-paroles français nous enrobaient du sucre de leurs beaux discours.

À nous de bien jouer nos cartes. La France n'a-t-elle pas besoin de nous pour sa sécurité? Notre diplomatie est-elle assez réaliste? Assez subtile aussi, au courant des règles du jeu et sachant les utiliser comme les utilisent les vieilles diplomaties qu'elle doit affronter à Paris, à Londres, à La Haye?

La pensée allemande : rappelez-vous son prestige, chez nous, avant 1914! La victoire prussienne de 1870, l'application allemande, la philosophie allemande (Kant surtout), l'engouement pour une science de fiches et pour une hypercritique rationaliste, l'organisation de tout dans les moindres détails, l'embrigadement et la discipline extérieure, la mécanisation, tout cela avait valu à l'Allemagne l'admiration des esprits amis de l'ordre (!), de la Science (avec un grand S), de la Culture. Quel écroulement

depuis! Et quelle revanche du bon sens, des vraies valeurs humaines, des authentiques traditions européennes et chrétiennes! Qu'il est loin le *Germania docet!* Ce qui ne veut pas dire, toutefois, que tout le monde en Europe soit complètement guéri de la manie qui faisait prendre au sérieux tout ce qui venait d'Outre-Rhin et attacher de l'importance à toute manifestation de la pensée allemande. Il faudrait, pour secouer définitivement le joug que la Prusse imposa à l'Europe, que soient revivifiées par le dedans les traditions catholiques du monde latin. Ce qu'on appelle la pensée allemande ne put exercer ses ravages que dans une Europe à la Foi obscurcie et déclinante. Le subjectivisme et l'idéalisme allemands, le scientisme, l'hypercriticisme, toutes ces maladies de l'intelligence ne purent se répandre que parce que le principe vital de notre vieille Europe se trouvait atteint dans ses sources mêmes. La résistance aux toxiques n'était plus efficace. Le contrepoison était édulcoré et inopérant.

La guerre fut, dans une certaine mesure, un choc bienfaisant, une opération libératrice. A la condition, toutefois, qu'à la place des idoles brisées on remette en honneur le culte des vraies valeurs intellectuelles. La renaissance italienne se développe dans la ligne salvatrice. La résurrection de la Pologne est un autre bienfait. Une renaissance française serait surtout utile et décisive...

* * *

Dans le dernier numéro de la *Revue Universelle*, M. Jacques Bainville parle très pertinemment de la tenacité, malgré tout, de ce prestige de la pensée allemande aux yeux de pas mal de ses compatriotes.

Le numéro de la Nouvelle revue française, consacré aux doctrines national-socialistes est hautement significatif par lui-même et par son seul contenu. D'emblée, l'idéologie hitlérienne trouve une audience, est accueillie avec un désir d'étude, avec un sérieux que l'idéologie mussolinienne n'a pas eus. Pourquoi? C'est vous qui l'avez dit. Parce que Hitler est Allemand.

Il n'y a pas de doute. L'ironie française s'en est donné à cœur joie des faisceaux, des chemises noires, du salut à la romaine et du déguisement de César. Le bel Adolphe, le peintre en bâtiment beau parler a été raillé tant qu'il n'a été qu'un chef de bande, un énergumène de réunion publique. D'ailleurs, les Français refusaient de croire que trois hommes réunis un jour autour d'une table de brasserie et jurant de sauver leur pays pussent réussir. A d'autres! C'était Guillaume Tell, le serment du Grulli, le plus ridicule des opéras. Dans notre pays où les individus, pris un à un, sont plus intelligents qu'ailleurs, il y a une infirmité. C'est de ne pas comprendre que la passion des idées est capable de créer de grands mouvements collectifs. A la brasserie enthousiaste où s'échauffent encore les étudiants de Faust répond notre café incrédule.

En dépit des haussements d'épaule, Hitler est devenu le maître. Tout change. La légèreté fait place à une gravité émue, déjà parente de la sympathie. Le national-socialisme n'est plus une mascarade de chemises brunes. C'est une doctrine. C'est une philosophie. Et puisqu'elle est allemande, elle ne peut être superficielle. Il faut qu'elle aille aux racines de l'être.

Nous n'en sommes que là encore. C'est pourtant très différent déjà de la vogue du bolchevisme. Dans l'admiration des Soviets, il y avait la vieille manie d'épater le bourgeois par la profession d'opinions hardies. D'ailleurs l'apologie de la Russie soviétique consiste toujours, presque inconsciemment, à soutenir que tout n'y est pas si mal qu'on le dit et que, pour des vandales, ces gens-là font des choses assez remarquables. Le national-socialisme est examiné dans un autre esprit qui permet de déceler chez lui une attraction naissante. On lui trouve des profondeurs de pensée. Pourquoi? Répétons-le. Parce

qu'il est germanique et qu'il faut que tout ce qui est germanique soit pensé.

Les éléments de la doctrine hitlérienne, à l'analyse, sont pourtant pauvres. Il n'y a rien chez elle qui ne soit connu et même que des livres français n'aient fourni. Gobineau est à la source du racisme. Le ministre hitlérien de l'Instruction publique a cité l'autre jour comme une bible le livre d'un professeur d'anthropologie à la Faculté de Rennes, Vacher de Lapouge. Je me rappelle très bien que ce livre, l'Arÿen, son rôle social, avait paru dans les environs de l'année 1900 et que Charles Maurras avait mis le très jeune lecteur que j'étais, en garde contre les rêveries de race pure. Un autre élément du national-socialisme c'est une sorte de naturisme, d'âge d'or agricole, d'artisanat élevé sur les débris des machines. C'est même en cela et par le refus d'accepter la conception matérialiste de l'histoire que ce socialisme est antimarxiste. Mais qu'est-ce, sinon du Rousseau et du George Sand, peut-être seulement remis à la mode de Gandhi et de son rouet?

Oui, mais ces vieilleries, ces pauvretés sont dites sur le ton qui fait la musique, une musique allemande sur laquelle tant d'esprits français aiment à s'envoler. La germanophile de deux générations dont l'étrange Lucien Herr est digne de rester comme le témoin nous a valu la diffusion en France d'un socialisme conçu en Allemagne. Par elle, Karl Marx a été préféré à nos propres utopistes, à ce Proudhon qui était si forttement du cri. Chose remarquable, elle avait tout entière versé de ce côté-là, après le coup rude de 1870 qui avait effacé l'image des Hohenzollern, despotes éclairés et libéraux, chers aux germanophiles depuis Frédéric. Renan lui-même, quelque temps, n'avait-il pas vu dans les militaires et dans les hobereaux prussiens, des types d'humanité supérieure? Peut-être, même après sa célèbre lettre au docteur Strauss, n'en était-il pas tout à fait revenu. Mais enfin il n'y a jamais eu de Français formés à l'admiration de l'Allemagne qui aient adopté Treitschke et les philosophes du bismarckisme. Au germanisme, c'était le socialisme qui servait de véhicule.

Le grand souffle hitlérien a renversé Karl Marx et Kant. La social-démocratie a disparu en un jour comme une poussière. Est-il sûr que le goût du germanisme se soit éteint en France. Est-il sûr que, faite d'aliment, ce n'est pas vers les doctrines des nazis qu'il se tournera? Au fond, elles ont pour elles ce qui fait, pour les amateurs, la séduction des idées qui viennent d'Allemagne, une intensité passionnelle, une rêveuse obscurité, mise en œuvre de ces esprits élémentaires que Goethe connaissait si bien.

Si l'hitlérisme pouvait convertir aux doctrines antidémocratiques et anti-parlementaires assez de Français de « réaction », égarés par Rousseau et Marx, pour que finisse par naître la réaction française nécessaire au salut de l'Europe, le nazisme barbare et anti-européen aura rendu au moins un service à l'Europe.

La Société Médicale Belge de Saint-Luc a l'honneur de vous inviter à la **Retraite ouverte** qu'elle organise pour les **Messieurs appartenant aux carrières libérales et aux professions intellectuelles similaires**, les lundi, mardi et mercredi 16, 17 et 18 octobre, à 20 h. 1/2, rue Brialmont, 11 (porte de Schaerbeek), à Bruxelles.

Orateur : Le R. P. HÉNUSSE, S. J.
Sujet : **Y a-t-il une crise de la Foi?**

Le jeudi 19 octobre, à 7 h. 1/2, messe de clôture, avec allocution du R. P. Hénusse, S. J.

Le Secrétaire général,
Dr GOEDSEELS.

Le Président,
Dr WIBO.

La retraite est réservée aux Messieurs.

Le désarmement ⁽¹⁾

Je me souviens d'avoir assisté, il y a quelques années, car le désarmement est à l'ordre, ou plutôt au désordre du jour depuis très longtemps, à une séance de la commission dite préparatoire de Genève et qui mérite vraiment ce nom, s'il suffit pour cela d'avoir préparé au monde d'immenses déceptions. Un des délégués, le délégué de la Norvège, je crois, se plaignit de ce qu'aucun rapport n'avait encore été rédigé sur je ne sais plus quel détail technique de désarmement. Le président de la commission, M. London, délégué des Pays-Bas, lui répondit (je cite de mémoire) : Mon cher collègue, je ne permettrai de vous faire observer que la commission a déjà rédigé tant de rapports que, si on mettait tout ce papier bout à bout, on obtiendrait une banderole plus longue que la route de Genève à Christiania et même au pôle Nord sans que, malgré ces milliers de kilomètres, la question ait fait un pas.

Cette évocation du pôle Nord jeta un froid qui se serait aggravé si l'assemblée avait entendu cette réflexion formulée à mi-voix par un de ses membres : « Pour être complètement véridique, notre Président devrait constater que si, malgré tous ces kilomètres de papier, la question n'a pas fait un pas en avant, elle en a fait beaucoup en arrière. » Et il ajouta encore plus bas, en se penchant vers l'oreille de son voisin : « Mais ceci n'est pas pour le procès-verbal. »

Ceci n'est pas pour le procès-verbal, car, dans toute cette littérature, la vérité, c'est ce qu'on ne dit pas. C'est elle pourtant que je voudrais présenter, telle que je la vois, dans toute sa simplicité, sans la draper dans une technique avec laquelle elle n'a rien de commun. Cette technique, dont l'abus fait perdre de vue les principes élémentaires et les faits essentiels qui la dominent, n'est que la carapace d'une mystique dont les adeptes tombent dans le comique, comme l'astrologue tombe dans le puits où il veut saisir la lune dont il aperçoit le reflet. La lune, en l'espèce, c'est cet idéal de paix perpétuelle qui n'est pas de ce monde, du moins qui n'est pas du monde actuel, qui suppose la transformation préalable de l'humanité, et qui, en attendant, par la méconnaissance de la réalité, compromet notre sécurité. C'est par là que, pour employer une expression courante et qui n'a que trop de droits à l'être, la face du désarmement est aussi un drame. Pour qu'elle ne soit pas tragique dans ses conséquences, il faut qu'on sache qu'elle est comique dans ses prétentions et que la banderole dont parlait M. London ne se déroule pas, comme dans les tableaux des primitifs, aux lèvres des anges. Elle est comique précisément parce qu'elle suppose que les hommes sont des anges et parce que ses auteurs, en faisant eux-mêmes l'ange, s'exposent, selon le mot de Pascal, à faire la bête. Que dis-je ? Ils se prennent pour des dieux puisqu'ils se flattent de corriger la création. Non, le désarmement n'est pas un problème technique : il n'y a pas de recette infaillible pour obliger les peuples à renoncer à la violence et à fraterniser. Ce n'est pas un problème juridique, car il y a des peuples qui proclament leur mépris du droit et leur culte exclusif

de la force. C'est un problème politique dont la donnée essentielle est le rapport des forces entre les peuples, forces matérielles et aussi forces morales, ce qui l'érige en problème psychologique, et à son sommet, en problème théologique, si, pour fonder la paix, les hommes doivent avoir la paix en eux-mêmes, dans leur conscience, et si la conscience est l'élément divin de leur être, si, pour être vraiment frères, les peuples doivent se reconnaître un père commun et obéir à celui qui a dit il y a mil neuf cent trente-trois ans : « Aimez-vous les uns les autres ».

* * *

Faute de pouvoir étudier notre sujet de si haut, je l'examinerai de loin, de loin dans le temps et dans l'espace. Pour en dégager l'essence, on doit, en effet, non comme à Genève l'isoler dans l'absolu, mais l'examiner à la double lumière de l'histoire et de la géographie.

Je ne remonterai pas au déluge. Je n'irai pas au delà du sixième siècle avant Jésus-Christ, c'est-à-dire des temps modernes ou relativement modernes. Vous savez que, d'après les dernières découvertes de la paléontologie, *l'homo sapiens*, différent du pithécantropo au pied préhensif imaginé par Darwin, date d'au moins douze cent cinquante siècles. Il y a donc au moins douze cent cinquante mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent, et, par conséquent, qui se battent, enfin des hommes raisonnables comme nous, et qui semblent d'autant plus fous à ceux qui représentent un stade antérieur, les êtres primitifs, les nègres par exemple qui ayant pris part à la Grande Guerre sur notre front rentraient dans leurs tribus convaincus de leur supériorité, en disant : « Faut-il qu'ils soient cruels ces blancs pour massacrer leurs semblables sans avoir envie de les manger ».

Donc, un éminent sinologue, le docteur Legendre, nous apprend que la Chine du VI^e siècle avant Jésus-Christ, divisée en un grand nombre d'Etats indépendants en guerre perpétuelle, résolut d'organiser la paix perpétuelle par un désarmement général. Ce fut un nommé Hsiang-sé, ministre du royaume de Song, qui en avait eu l'idée. Pour la faire adopter par les autres Etats, il entreprit une tournée de propagande. L'essentiel était d'obtenir l'adhésion des deux plus puissants Etats, ceux de Tchou et de Tsin, qui, alternativement, se faisaient la guerre ou s'alliaient pour rançonner les autres Etats. Dans le puissant Etat de Tsin les ministres raisonnèrent ainsi : « Le plan de Hsiang-sé est impraticable, mais il est d'autant plus recommandable. Il est fondé sur le contrôle, mais le contrôle n'est possible qu'à l'égard des faibles et nous sommes forts. D'ailleurs, il suppose dans chaque pays le concours des habitants qui seuls peuvent dénoncer les infractions au pacte de désarmement. Or, nous soumettrons à des supplices exemplaires tous ceux qui révéleraient l'emplacement de nos dépôts de frondes, d'arcs et d'épieux. D'autre part, si nous n'adhérons au pacte nous ferions le jeu du seul Etat capable de balancer notre prépondérance, l'Etat de Tchou qui nous accuserait de bellicisme et

(1) Conférence prononcée à la tribune des Conférences Cardinal Mercier.

coaliserait, sous son égide, tous les autres États sous prétexte de les protéger. »

Dans l'État de Tchou les ministres firent le même raisonnement. Et, la force étant toujours la maîtresse, même lorsqu'il s'agit de désarmer, tous les autres États suivirent le généreux exemple donné par les deux plus puissants. Tchou et Tsin s'entendirent pour rédiger le Covenant dont les clauses furent acceptées par les autres États. Ainsi fut fondée la première Société des Nations, des nations chinoises. Les différentes cours échangeaient des visites officielles et organisèrent de grandes fêtes pour célébrer l'événement. Toutefois, l'allégresse générale n'était pas exempte de quelque inquiétude, l'État de Tchou devenant plus arrogant au fur et à mesure qu'officiellement il désarmait.

Cependant, Hsiang-sé, le ministre qui avait pris l'initiative de cette œuvre magnifique, obtint la donation d'un fief imposant, comme récompense. C'était le prix Nobel de l'époque. Ce fut son dernier succès. Comme il se vantait auprès de son premier ministre d'avoir ouvert pour toute la Chine une ère de paix, de justice et de bonheur, celui-ci lui tint ce langage textuellement emprunté au docteur Legge, traducteur des vieux livres chinois : « C'est par la puissance de leurs armes que Tsin et Tchou inspirent crainte et respect aux autres États. Vraiment, qui, si ce n'est un traître ou un insensé, peut nous demander de laisser tomber nos armes, d'abandonner les moyens de résister aux ambitieux sans scrupules, aux pécheurs en eau trouble? Par elles, les peuples sans foi et avides sont tenus en respect et la paix avec l'ordre régnent partout. Aucun doute que de la force de ses armes dépend le salut ou la ruine d'un royaume. Cependant vous avez entrepris de les arracher de nos mains, ces armes. Votre plan est une duperie et un crime. » Après ces paroles le premier ministre déchira le Covenant et en jeta les fragments à la tête de Hsiang-sé. Et, afin de décourager ceux qui seraient tentés de l'imiter, il ordonna de bâtonner le pauvre prix Nobel jusqu'à ce que mort s'ensuive. Cet exemple fit réfléchir les pacifistes des autres États, pas de tous. Ceux qui restèrent incorrigibles et observèrent le pacte furent réduits en esclavage par les autres. Les femmes et les enfants furent emmenés avec le bétail. Les hommes furent enrôlés et contraints, à grand coups de rotin, de se battre contre leurs amis.

Le prix Nobel n'est pas la seule ressemblance avec notre époque. Ne peut-on, sans abuser des analogies, voir dans le filigrane de cette histoire la préfiguration du sort qui attendrait le monde s'il écoutait les protagonistes actuels du désarmement, c'est-à-dire, ne l'oublions pas, les gouvernements de Berlin et de Moscou, dont la collusion est renouvelée de celle des deux grands États, Tsin et Tchou.

Si vous transposez ce dénouement dans notre époque, le terme de notre désarmement serait notre réarmement, mais au service de maîtres étrangers. Parce que nous n'aurions pas su maintenir la paix dans l'indépendance et dans l'honneur, nos fils feraient la guerre dans la servitude et dans la honte.

Avant de quitter la Chine, constatons que depuis qu'elle est une république elle est plus militariste que jamais.

A la même époque, au V^e siècle avant Jésus-Christ, *la Paix* obtint en Grèce un énorme succès. *La Paix* dont il est question est le titre d'une comédie d'Aristophane, qui, librement adaptée et mise en musique, vient d'être jouée à Paris. Depuis vingt-cinq siècles elle n'a rien perdu de son actualité. Un des personnages, un personnage divin, Hermès, autrement dit Mercure, trop subtil pour se faire beaucoup d'illusions, s'écrie : « La Fraternité, c'est ce qui manque aux dieux. » La suite de l'histoire grecque montre que c'est surtout par manque de fraternité que les hommes sont comme des dieux. A la fin de la pièce, trois déesses : la Paix et ses deux compagnes, Opora, déesse des fruits, et Théoria, déesse des fêtes, apparaissent à peu près nues et patinées comme si elles

venaient de faire une saison à Juan-les-Pins. C'est l'effet de leur intimité avec le dieu du soleil. Elles viennent d'être extraites à grand-peine d'une caverne où Polémos, le génie des batailles, les avait murées. Hermès, qui a présidé à leur délivrance, en tire la morale, toujours vraie : « La Paix, dit-il, est une conquête. Une conquête difficile et fragile. La Grèce, malgré cette Société des Nations qu'on appelait Amphyctonie et malgré les exhortations de Socrate, n'eut pour la paix qu'un amour platonique. Cette première tentative de désarmement a pour épilogue les guerres du Péloponèse. »

Si nous franchissons vingt siècles, nous arrivons au Moyen-âge. C'est alors un projet de paix perpétuelle formulé au début du XIV^e siècle, sous Philippe le Bel. Un légiste du roi, Pierre Dubois, y recommande la fédération des peuples d'Occident en *Etats-Unis* et propose de lui donner pour fondement une alliance franco-germanique et pour garantie l'arbitrage international. « Les juges, dit-il, devront être des gens riches qui ne se laisseront corrompre ni par l'amour, ni par la haine, ni par la concupiscence, etc... » Ce légiste connaît mal le cœur humain s'il le croit immunisé par la richesse contre les passions. Son vœu est, d'ailleurs, en partie accompli. Ce sont des gens riches, les représentants de la Finance internationale, qui, à l'abri de fictions constitutionnelles et sous le voile de complicités secrètes, sont, dans nos fausses démocraties, les arbitres de la paix et de la guerre. Nous verrons tout à l'heure que leur intérêt se trouve mieux de la guerre que de la paix. Pierre Dubois est un précurseur. Déjà les États-Unis d'Europe, la souveraineté de l'argent et l'arbitrage international! Ce beau rêve aura bientôt pour conclusion la guerre de Cent ans.

Le progrès n'est pas un vain mot. Deux siècles après, un autre projet de paix perpétuelle, celui de Sully, sera illustré par une guerre qui ne sera que la guerre de Trente ans.

Encore un siècle et demi, et quand la Révolution déclare la paix au monde, elle s'en tire avec une guerre de vingt-deux ans. Napoléon III, qui inaugure son règne par la célèbre formule : « L'Empire, c'est la paix », ne cesse de guerroyer que pour sombrer à Sedan. Enfin, dans les procès-verbaux de la Conférence de La Haye, réunie sur l'initiative du tsar Nicolas, victime de la guerre et de la révolution, nous retrouvons, exprimées dans les mêmes termes, les illusions qui ont cours aujourd'hui et qui n'ont pas peu contribué à déchaîner la catastrophe de 1914.

* * *

Au cours de ce rapide voyage dans le temps et dans l'espace, nous aurions perdu quelques illusions si nous les avions. Malgré la contradiction des faits, elles causent beaucoup de ravages chez ceux qui vivent d'espérance plus que de réalités, c'est-à-dire les peuples, chez ceux qui chargés de conduire... les peuples se croient obligés de les suivre, c'est-à-dire les gouvernements, enfin chez ceux qui ayant mission d'éclairer les gouvernements jugent plus prudent de flatter, sinon de partager leurs erreurs, c'est-à-dire les diplomates.

Les principales de ces illusions, vous les aurez reconnues au passage.

Première illusion : le désarmement c'est la paix. C'est exactement le contraire. Les entreprises de désarmement ont toujours été accompagnées de catastrophes. Ce synchronisme est une constante historique. Pourquoi les carillons trop bruyants de la paix en annoncent-ils toujours le glas? C'est une musique qui endort les pacifistes et excite les belliqueux. Fustel de Coulanges a célébré « la Chasteté de l'Histoire ». Il y a sans doute une pudeur de la paix. Elle s'effarouche et s'enfuit quand on en parle trop.

Deuxième illusion : le pacifisme est une découverte de notre XX^e siècle et une spécialité de notre civilisation. En fait, il est

vieux comme la guerre, c'est-à-dire comme le monde. Il ne mérite donc pas d'être une mode, à moins que ce ne soit parmi les archéologues, ce qui devrait lui ôter une grande partie de son attrait. Souvent, en effet, on est pacifiste pour être de son temps, sans se douter que cet article de Paris et cette nouveauté ont déjà été portés en Chine et en Grèce plusieurs siècles avant notre ère. Ces beaux esprits, qui se croient à l'avant-garde de la civilisation parce qu'ils sont à la remorque des sophismes en faveur, ignorent qu'être de son temps, c'est, le plus souvent, en adopter sans discernement les pires folies et que le sage est, non de son temps, mais de tous les temps par l'adhésion de sa raison aux vérités qui durent. Il sait que la mode c'est ce qui est ridicule demain, et pour l'apprécier à sa juste valeur il se répète le mot de M^{lle} Bertin, modiste de Marie-Autoinette : « Ce qui paraît nouveau, c'est ce qui est oublié. » Mot qui s'applique aux systèmes comme aux chapeaux.

Troisième illusion, qui s'exprime par l'équation : démocratie égale paix. L'exemple de la Chine déjà nommée renverse ce faux dogme. Nous avons vu que depuis qu'elle est une République elle manifeste son amour du progrès par un militarisme effréné. On peut en dire autant de sa voisine et alliée, la République des Soviets, et de la République turque. Dans le Nouveau Monde, les Républiques sud-américaines sont souvent gouvernées par des généraux et se font volontiers la guerre en narguant la Société des Nations dont elles sont membres. Leur grande sœur, la République des États-Unis, a, en 1892, déclaré une guerre impérialiste à l'Espagne qui était alors une monarchie. Plus près de nous, en Allemagne, il ne semble pas que le mot de République et la réalité de la social-démocratie qui a été maîtresse du Reich pendant plusieurs années aient eu le pouvoir magique d'y anéantir l'influence des militaires.

Loin d'être une garantie de paix, la démocratie est un danger de guerre, soit parce qu'elle est une source de troubles intérieurs qui peuvent suggérer l'idée d'une diversion extérieure, soit parce qu'étant naturellement imprévoyante et amie du moindre effort, elle incline vers un désarmement qui est pour ses voisins non un exemple, mais une tentation; soit parce qu'étant naturellement passionnée et intolérante comme la foule dont elle émane, elle déborde ses frontières pour imposer son credo par le fer et par le feu, comme le fit la Révolution française en 1792, comme rêve de le faire aujourd'hui la Révolution russe; soit, enfin, parce que n'ayant d'autre idéal que la jouissance des biens matériels par le plus grand nombre, elle est entraînée à les conquérir par la force si elle ne les trouve en quantité suffisante chez elle. Toutes ces causes se ramènent à la primauté de la passion sur la raison dans la démocratie qui, selon le mot de Macaulay, donne tout à la voile, rien à l'ancre. C'est ce qui en fait un régime supportable par beau temps, mais détestable quand le vent se lève. On pourrait ajouter que sa voile ressemble à l'outré d'Éole. Elle contient souvent la tempête et, pour ne pas en être déchirée, la répand sur le monde.

Le démocratie n'est pas seulement un danger de guerre, soit qu'elle l'attire par son imprévoyance, comme en 1914, soit qu'elle la déchaîne par son fanatisme, comme en 1792, elle est aussi une circonstance singulièrement aggravante de la guerre. C'est elle qui, au nom du progrès, a consommé la plus effroyable régression de l'histoire en substituant aux guerres politiques d'autrefois, entreprises avec de petites armées composées de professionnels et respectueuses du droit de la guerre, les guerres nationales qui précipitent des peuples entiers les uns contre les autres, comme dans les temps barbares, avec une fureur telle qu'ils ne connaissent d'autre loi que la force et qu'ils s'entre-détruisent par les moyens les plus atroces. La démocratie qui nous promet le ciel sur la terre nous a donné les guerres d'enfer, la guerre totale faite par tous

les hommes, mais sans aucune humanité, par tous les moyens.

La démocratie est grande; elle l'est du moins par ses hécatombes. A ses débuts, pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, elle a semé deux millions de cadavres dans une guerre de vingt-trois ans. Depuis, elle a perfectionné ses méthodes et, dans la dernière guerre, qui est l'archétype de la guerre démocratique, elle n'a mis que quatre ans à consommer dix millions de victimes. Si ses progrès sont proportionnellement les mêmes dans la prochaine dernière guerre, cela fera cinquante millions de morts en quelques mois. Comme vous voyez, la guerre des peuples est très supérieure à la guerre des rois. Après la guerre des rois et après la guerre des peuples, un humoriste ou un philosophe, c'est souvent la même chose, a prédit une guerre encore plus terrible, la guerre des sexes. Je n'en crois rien, parce que cette guerre a déjà eu lieu dans le paradis terrestre, et que la femme en est sortie victorieuse. Victoire définitive, parce que le sexe faible, l'homme, a l'insigne faiblesse d'aimer sa défaite, et que le sexe fort, la femme, a, pour lui imposer le désarmement, des secrets qui ne sont pas valables dans les rapports internationaux.

Pour revenir à nos moutons, ou, plutôt à nos tigres, puisque, dans notre âge de progrès, le guerrier est redevenu un fauve, comme à l'âge des cavernes, constatons que la haine dans les guerres de la démocratie est l'application à l'usage externe de sa loi interne puisque le socialisme, impliqué dans toute démocratie, a pour principe la lutte des classes. Il ne réprovoque la guerre étrangère que par amour de la guerre civile, son seul amour. Il admet, d'ailleurs, la guerre étrangère si c'est une guerre de propagande. Son prophète, Kaunitz, a écrit : « Le prolétariat doit admettre toute guerre qui promet d'écartier un obstacle sur la route de la Révolution. »

Loin d'être pacifiques, les socialistes, ces humanitaires sanglants, sont au contraire les plus ardents fauteurs de guerre. En eux se fait l'alliance de la guerre et de la révolution, l'une portant l'autre, soit que la guerre entraîne la révolution par la défaite, comme en France après nos désastres de 1870, et en Russie en 1917, soit que la révolution entraîne la guerre tantôt en affaiblissant le peuple qui la fait en face d'un ennemi extérieur, tantôt en l'exaltant et en débordant ses frontières dans un élan de prosélytisme. La thèse socialiste de la paix par le désarmement est donc une énorme imposture ayant pour objet de laisser le champ libre à l'émeute et au chambardement universel. On nous promet l'aurore d'un monde nouveau et ce n'est que l'aurore du Grand Soir.

* * *

Après l'illusion de la paix et du désarmement par la démocratie, l'illusion de la paix et du désarmement par la ploutocratie, par le progrès des échanges, la vertu des affaires, l'enchevêtrement et l'interdépendance des intérêts à travers les frontières. A première vue, cette illusion est à l'autre pôle; à les considérer plus attentivement, on constate qu'elles se confondent souvent, la démocratie, en supprimant toutes les forces sociales, sauf celle de l'argent, étant une ploutocratie qui s'ignore. Mais la ploutocratie n'ignore pas la vraie nature de la démocratie; elle y reconnaît son terrain d'élection, celui où elle réussit le mieux. Elle le cultive donc pour l'exploiter et y faire de magnifiques moissons.

Il lui arrive d'y récolter la guerre, qui, nous l'avons vu, est sous sa forme la plus atroce un produit de la démocratie. Il lui arrive de la semer elle-même, la guerre étrangère ou la guerre civile qui, d'ailleurs, contient le germe de la guerre étrangère. C'est ainsi, la preuve irréfutable en a été faite, que quelques banquiers judéo-germano-américains ont été les commanditaires de la révolution bolchévique, moins pour punir l'Empire des tsars de son antisémitisme que pour le dissoudre, le décomposer afin de le mettre en

état de moindre résistance devant les entreprises de la haute finance. Le jeu consiste à le faire macérer, ainsi que les autres peuples auxquels le même virus serait inoculé, dans un bain de révolution, pour le rendre moins coriace, l'attendrir avant de le servir sur la table du festin. On peut dire que c'est un progrès, en ce sens que les peuples sont ingénieusement *avancés*, mais comme le gibier, dans le sens de faisandés, afin de les rendre plus comestibles au risque d'infecter l'univers.

Le sophisme de la paix par les affaires, par le rapprochement économique a déjà servi avant la guerre de 1914 et n'a pas peu contribué à la précipiter en trompant les peuples pacifiques. On tenait exactement le même langage qu'aujourd'hui. C'est Lloyd George qui disait : « Pourquoi les Anglais et les Allemands se feraient-ils la guerre, alors qu'ils font ensemble de si bonnes affaires ? »

C'est méconnaître la hiérarchie des valeurs dans l'élaboration de l'histoire, et c'est méconnaître aussi la hiérarchie des facteurs économiques dans leurs rapports avec la politique.

Il n'y a pas que les intérêts dans le monde et tout ne s'y ramène pas à un problème de comptabilité. Il y a aussi, il y a surtout les passions. L'histoire, dans ses grandes crises, est beaucoup plus le drame des passions que la comédie des intérêts. Quand les passions soufflent en rafale, elles balaient les intérêts comme un fétu.

Mais les intérêts eux-mêmes engendrent une passion et une passion qui n'est pas toujours pacifique, la passion du gain, l'avidité des biens de ce monde. Ces biens étant inégalement répartis entre les peuples, cette inégalité exclut leur fraternité. Le vieux dicton : « Qui terre a, guerre a », est extensible à toutes les formes de la richesse. Je ne sais plus qui a dit que la guerre durerait aussi longtemps qu'il y aurait une femme et une pièce de cent sous, l'une et l'autre étant considérées comme le symbole de ce qu'il y a de plus précieux dans le monde, de plus désirable, de plus digne d'être conquis, fût-ce les armes à la main. On a dit aussi que les biens matériels — contrairement aux biens spirituels, qui loin de diminuer se multiplient quand on les partage — étant divisibles sont diviseurs puisqu'il n'y en a pas également pour tous et qu'on se les arrache.

* * *

Source de conflits par sa nature, la richesse l'est aussi par les transformations qu'elle a subies dans les temps modernes. La prédominance de la fortune mobilière n'a aucune vertu sédative, au contraire. Sans doute, la guerre et la révolution violente ne sont pas toujours nécessaires pour s'en emparer. La spéculation et la fiscalité qui, par son excès, est une révolution sournoise, ont de merveilleuses recettes pour l'extraire avec le minimum de douleur. Mais sa fluidité qui, semble-t-il, la rend insaisissable, permet de la capter par mille canaux pour la faire affluer dans des réservoirs et y accumuler ainsi une immense force motrice utilisable pour les moulins de la paix, mais aussi pour ceux de la guerre, selon que les écluseurs, les grands banquiers, ont ou croient avoir intérêt à la fournir d'un côté ou de l'autre. Or, si la plupart des intérêts économiques, ceux du commerce, de l'industrie et des finances nationales, sont pacifiques, d'autres intérêts, ceux de la finance internationale, peuvent être belliqueux soit pour mettre la main sur les entreprises nationales en profitant de l'appauvrissement consécutif à la guerre chez les belligérants, y compris les vainqueurs, soit pour réaliser des bénéfices sur les formidables mouvements de capitaux que les guerres et leur liquidation entraînent. On ne doit pas perdre de vue que le rôle de la finance consiste moins à créer des affaires et à les gérer qu'à les lancer et à les contrôler afin d'encaisser des primes quand elle introduit sur le marché les titres représentatifs de ces affaires, des commissions quand, par

ses soins, ces titres changent de mains, et des différences quand elle en fait un objet de spéculation. Ce qui intéresse ce capital spéculatif, qui s'oppose au capital productif, ce n'est pas la création des richesses, c'est leur exploitation, et c'est moins leur prospérité que leur mobilité. Dans ce royaume du « capital anonyme et vagabond » qui ne connaît pas de frontières, la féodalité financière est organisée pour en taxer tous les mouvements. Ses hauts barons, bardés de coffres-forts, dressent leurs donjons sur tous les carrefours et toutes les grandes routes du globe et rançonnent la plèbe des passants, quand ils ne la dévalisent pas. Les plus honnêtes sont des péagers qui prélèvent un droit, un courtage sur tous les déplacements des richesses. Ils font une recette d'autant plus abondante que les déplacements sont plus importants et plus nombreux. Alors, en dépit du dicton, pour l'intermédiaire, pierre qui roule amasse mousse. Or, les plus vastes transferts de richesses sont causés entre les classes par les révolutions, et entre les peuples par les guerres. C'est pourquoi le capital, qu'on représente comme une garantie d'ordre et de paix, est plus logiquement, quand il contrôle au lieu d'être contrôlé, un facteur de révolution et de guerre. Et ce capital belliqueux peut neutraliser un capital pacifique, même supérieur, mais plus inorganique et dispersé, par sa puissance de concentration qui, dans certaines crises, atteint l'unité de direction et lui permet d'exercer un pouvoir souverain sur les gouvernements et les opinions.

Marat souhaitait que l'humanité n'eût qu'une seule tête pour la couper. De même, Karl Marx voulait qu'il n'y eût qu'un seul coffre-fort pour simplifier les choses le jour du Grand Soir. Il y a des moments où ce vœu semble sur le point d'être réalisé. C'est alors que l'étable du Veau d'or, la Bourse, est, selon le mot d'Henri Heine, mais dans un autre sens, le « Temple consacré à la Peur ». C'est alors que s'y accomplissent, dans l'ombre, les rites les plus sanglants et que s'y célèbre, sur l'autel caché de la guerre, un sacrifice qui n'en est pas un pour ses prêtres. Ne prenons pas pour des gardiens de la paix ces agents provocateurs.

D'une part, ceux qui ont en la main, le formidable mécanisme de la finance internationale ayant intérêt à multiplier le va-et-vient des richesses puisqu'ils en encaissent les frais et, d'autre part, la guerre et la révolution étant les deux grandes animatrices de la farandole des milliards, le veau d'or, qui, plus que jamais, est debout, le veau d'or qui est le vrai vainqueur de la Grande Guerre, le veau d'or est naturellement le maître de ce bal. J'en ai recueilli l'aveu cynique, récemment au fumoir, sur les lèvres d'un financier cosmopolite qui, dans l'euphorie de son estomac comblé, ouvrait son cœur plus facilement que son coffre-fort, et, entre deux bouffées de son cigare, émettait quelques oracles. Augural, ainsi qu'il convient à un grand-prêtre de la divinité moderne, il prononçait : « En vérité, la crise est effroyable. Pour en finir, nous ne pouvons compter ni sur le hasard qui dans le présent étant toujours malheureux ressemble à la fatalité comme un frère, ni sur la Providence dont on a dit qu'elle est le nom de baptême du hasard, ni sur l'Amérique de Roosevelt après l'expérience de son prédécesseur Hoover, qui s'est présenté au monde comme une Providence et qui a été une fatalité; ni sur Briand, puisqu'il est mort, ni sur sa grande idée, la fédération européenne, puisqu'elle est morte-née et que, dans les deux hémisphères, le chœur des nationalismes exaltés mène ses funérailles. Mais il y a une solution, une seule, la guerre. C'est elle qui est la providence! Et pas seulement des banquiers. C'est la providence des humbles, de tous les débiteurs, qui sont la majorité, car c'est le moratoire général; c'est la providence des producteurs, car c'est leur meilleure cliente, la grande consommatrice par excellence; c'est la providence des chômeurs, car c'est leur embauchage par la mobilisation générale. Vive la guerre pour le salut de l'humanité! Il n'ajoutait pas que la guerre est la providence des spécu-

lateurs et des neutres, car il était l'un et l'autre. Des spéculateurs, pour les raisons que vous savez, et des neutres, dont la neutralité consiste à exercer le monopole du commerce avec tous les belligérants. Ce sont les grands profiteurs de la guerre; c'est pourquoi ils sont pacifistes théoriquement, c'est-à-dire bellicistes affectivement, le pacifisme étant un stupéfiant pour les peuples pacifiques et un excitant pour les autres. Logiquement, la prochaine guerre devrait être provoquée par un syndicat de neutres, de ces neutres aussi neutres que les vautours et pour les mêmes raisons, puisqu'ils détroussent les morts et les blessés sur le champ de bataille comme ceux-ci s'en nourrissent, sans distinction entre les uniformes, avec une magnificence impartiale, une impartialité sans bornes comme leur avidité. Oui, logiquement ces profiteurs sont des provocateurs. Et ils sont singulièrement dangereux à notre époque asservie à l'or qui, s'il est le maître, attire le fer et la foudre.

* * *

Ce n'est pas la seule matière qui a cette propriété. Le papier et le parchemin l'ont parfois, même s'ils sont scellés avec une cire qui n'est pas pour rien couleur de sang. Dans ces dernières années, les pactes dits de sécurité ne sont qu'un décor à l'abri duquel se préparent des attentats contre la sécurité. Dans ces dernières années, les pactes qui se donnent pour des engins de paix sont des machines de guerre. Inspirés, quand ils sont sincères, par de bonnes intentions, ils sont gâtés par de fausses conceptions et compromettent la paix parce qu'ils en méconnaissent les conditions essentielles. C'est le cas de répéter avec Chesterton que la tragédie de notre temps, ce sont les vérités qui sont devenues folles. Elles constituent alors les erreurs les plus dangereuses, parce que ce sont les plus difficiles à démasquer, de même que les anges révoltés sont plus redoutables que les démons, parce que nous les prenons pour des anges gardiens et que nous les prions au lieu de les exorciser.

Oui, si la situation est grave, inquiétante, — je ne dis pas alarmante, elle ne le serait que si elle ne nous inquiétait pas à temps, — c'est que le plus grand risque de guerre est dans les systèmes imaginés pour la conjurer.

Tous ces systèmes appartiennent à la mystique de la paix; ils en émanent comme des bolides qui, détachés de cette nébuleuse et présentés par nos astrologues comme des étoiles annonciatrices d'une ère nouvelle, se précipitent sur notre planète pour y mettre le feu. Ils sont aujourd'hui refroidis. Nous pouvons nous en approcher sans danger, sans même nous exposer, comme naguère, à être excommuniés par leurs adorateurs, certains événements récents ayant rendu ces féroces pacifistes moins agressifs.

Le bolide à la fois le plus gros et le plus inoffensif, c'est le pacte Kellogg. Le plus gros — non seulement parce que c'est le plus grossièrement taillé — mais aussi parce qu'il a le record des adhésions, tous les Etats civilisés et même quelques autres l'ayant signé. Mais le plus inoffensif, parce qu'il s'est noyé dans l'indifférence ou l'ironie. Nul n'ignorait en Europe, que, conçu à la veille d'une campagne présidentielle pour séduire le pacifisme des masses américaines par le mirage d'une paix perpétuelle, il avait exactement la valeur d'un programme électoral. C'était un énorme chèque sans provision tiré sur l'idéal, afin de compenser certaines insolvabilités d'un autre ordre, premiers indices de la formidable crise qui bat maintenant son plein, et dont la postérité fera honneur à celui qui s'était donné comme le Président de la prospérité. Si le pacte Kellogg avait été pris au sérieux, si les peuples pacifiques se fiant à ses vaines promesses avaient désarmé, il en serait advenu de la sécurité Hoover comme de la prospérité de la même marque. Heureusement, M. Hoover n'a rien négligé pour que même les pacifistes les plus obtus soient édifiés. Aussitôt après avoir pro-

noncé la condamnation à mort de la guerre, les Etats-Unis ont exécuté le plus formidable programme d'armements navals qu'on ait encore vu. En même temps, se drapant plus que jamais dans leur splendide isolement, ils déclinaient toute intervention dans l'hypothèse d'un conflit. C'était avouer que les pères du pacte n'avaient aucune confiance en lui, car si ce pacte sans obligations ni sanctions, fondé exclusivement sur la conscience des co-contractants se suffisait à lui-même, pourquoi lui refuser une garantie qui ne coûterait rien, puisqu'elle ne jouerait jamais? Enfin, ce sont les Etats-Unis qui, avec l'Allemagne, ont réclamé avec le plus d'insistance la Conférence du Désarmement. Or, dans cette Conférence, les gouvernements discutent depuis des mois sur la nature des armes avec lesquelles ils feront cette guerre qu'en vertu du pacte Kellogg, et dans les formes les plus solennelles, ils ont pris l'engagement de ne jamais faire. Comme l'a écrit Wickham Steed, n'est-ce pas là le spectacle le plus absurde de l'histoire? Si absurde, en effet, c'est toujours Wickham Steed qui parle, que, « si ce spectacle continue, la Conférence s'effondrera dans l'ignominie. »

Si les pactes ont leur généalogie, Locarno est le père du pacte Kellogg, sorte de Locarno mondial, fabriqué en série pour tous les peuples, selon le principe américain, mais beaucoup moins dangereux parce que le travail était moins soigné et qu'à la première expérience, en Extrême-Orient et en Amérique du Sud, il s'est avéré totalement inopérant. Quant à Locarno, tous les correspondants de presse envoyés à Berlin ont constaté que les Allemands ne prononcent jamais son nom, ainsi que celui du pacte Kellogg, qu'en se tordant de rire. Ils ont bien tort, car ils lui doivent l'évacuation de la Rhénanie et leur réarmement, les ex-Alliés ayant été égarés par la mystique de Locarno au point d'abandonner follement les véritables garanties de la paix, sauf leurs propres armes. C'est pour les en dépouiller que les Allemands ont provoqué la Conférence de Genève en invoquant très sérieusement ce Locarno qui, lorsqu'ils sont en famille, excite si fort leur hilarité. En fait, Locarno organisait admirablement l'insécurité en inspirant aux peuples pacifiques, grâce à une propagande mensongère, une fausse sécurité. C'est le masque de chloroforme qui permet aux cambrioleurs et aux assassins d'opérer avec le minimum de risque. En lisant attentivement les instructions sur la manière de s'en servir — *le texte du traité* — on constatait qu'il supprimait les garanties accordées à l'ordre européen par le traité de Versailles et qu'il ménageait au Reich le moyen de se livrer impunément à une nouvelle agression. Mais ceux qui osaient dire cette vérité étaient dénoncés comme des ennemis de la paix, tandis que les profiteurs de Locarno — incomparable plate-forme électorale puisque c'est un système breveté de paix éternelle sans effort — ont eu toute licence de se livrer ainsi à un gigantesque abus de confiance jusqu'au jour où la publication des papiers de Stresemann a révélé, ce qui était évident depuis longtemps pour les gens avertis, que son pacifisme était une ruse de guerre. Locarno, piège à colombes, n'avait pas trompé un illustre homme d'Etat dont je tairai le nom afin de ne pas le compromettre parmi les locarnistes impénitents, et qui, après s'être associé aux hommages prodigués à Stresemann, grand prix-Nobel de la paix, répondait à un intime demandant ce qu'il pensait, au fond, de ce grand Européen : « Je pense que c'est un des rares Allemands assez intelligents pour ne pas vouloir la guerre avant dix ans. » On était alors en 1925.

Si Locarno est le père du pacte Kellogg, la Société des Nations, mère Cigogne des garanties-papier, est la mère de Locarno. Je ne dirais qu'un mot de la Société des Nations dont le désarmement est le grand cheval de bataille. Nous avons déjà vu comment elle est désarçonnée. Cependant, je tiens à la saluer respectueusement, comme on salue un cadavre. Elle est morte si, pour cela, il suffit

de rendre l'âme. Pour conserver l'apparence de l'être, elle a perdu sa raison d'être. Son âme était enfermée dans les deux articles fondamentaux de son pacte : l'article 1^{er} aux termes duquel ne peut devenir membre de la Société tout État qui ne donne pas des garanties effectives « de son intention sincère d'observer ses engagements internationaux », et l'article 10 qui impose à tous les membres de la Société l'obligation « de respecter et de maintenir contre toute agression antérieure l'intégrité territoriale et l'indépendance politique de tous les membres de la Société ».

Or, le jour où, chassant de son conseil la Belgique martyre qui en occupait un des sièges permanents, pour attribuer le siège de la victime au bourreau, au Reich qui loin d'expié, ni d'avouer son crime, s'élevait contre le « mensonge de la culpabilité allemande », ce jour fatal, la Société des Nations a dressé un autel à la Force dans le temple du Droit, et a signé son propre arrêt de mort. Ou, plutôt, elle s'est suicidée en reniant son idéal, en abdiquant sa fonction essentielle. Elle a littéralement rendu son âme sous l'étreinte brutale du Reich impénitent. Depuis ce jour, la foi des traités qui décore son fronton a été remplacée par l'enseigne : révision des traités. Elle est devenue le champ de toutes les manœuvres ourdies par le Reich pour éluder ces engagements internationaux dont le respect est imposé par son article 1^{er}. Quant à l'autre garantie fondamentale, inscrite à l'article 10, celle de l'intégrité territoriale et de l'indépendance politique de tous les membres, le Reich a proclamé, sans soulever la moindre protestation, qu'il ne s'y associe pas et qu'il s'opposera, au besoin par la force, à ceux qui, pour la rendre effective, par exemple pour secourir la Pologne envahie, utiliseraient le territoire allemand, ainsi qu'un autre article essentiel du pacte, l'article 10, leur en donne le droit et leur en fait un devoir.

Je m'excuse de cette aride référence à des textes que la Société des Nations disait sacrés ; c'est l'aveu du sacrilège commis par elle en les déchirant à l'instigation de l'Allemagne. C'est ce qu'elle affecte d'oublier ; mais elle a perdu la mémoire qui est une faculté de l'âme.

Je ne le rappellerais pas si la Société des Nations ne se survivait matériellement. Ses pontifes ont perdu la foi, mais ils ont gardé le casuel, ce qui leur permet de faire encore des dupes. Elle est un danger de guerre dans la mesure où un pacifisme aveugle ou complice la présente comme une garantie de paix et détourne ainsi les peuples pacifiques de chercher en eux-mêmes et dans leur union les seules garanties efficaces de leur indépendance et de leur intégrité.

Le seul désarmement réalisé à Genève est celui de la Société des Nations en face des préparatifs belliqueux du Reich. C'est ce qui a fait dire que l'Europe soumise, en 1915, à Vienne, à l'autorité des Grandes Puissances, est aujourd'hui à Genève sous le régime de la grande Impuissance.

* * *

Ce rapide examen des trois principaux fétiches que les désarmeurs invoquent et présentent aux peuples pacifiques comme des objets miraculeux suffit à nous édifier.

Aux pèlerins de la paix qui seraient tentés d'y attacher une vertu magique, nous rappellerons le proverbe arabe : « Si tu as un talisman contre les chiens, n'oublie pas ton bâton ». Précaution d'autant plus sage qu'en l'espèce le talisman n'a d'autre vertu magique que d'attirer les chiens par la promesse de l'impunité.

Ce n'est pas la seule leçon que nous donnent les chiens. Ils nous enseignent aussi que la paix par le désarmement est une utopie. Deux chiens qui se battent dans la rue en témoignent, dit Bernard Shaw. Il y aura toujours les armes données par la nature. Supposez même qu'on nous arrache, par humanitarisme, les ongles et les dents, ce qui serait l'idéal du désarmement, nous pourrions

encore nous expliquer à coups de pied, à coups de poing, et à coups de tête, comme les bœufs, sans parler des poisons et des gaz asphyxiants dont notre qualité d'animal raisonnable nous donne le monopole.

Mais la duperie de la paix par le désarmement réside surtout dans le fait que, en l'état présent du monde, il resterait unilatéral, ne serait sincèrement pratiqué que par les peuples pacifiques, ce qui exciterait la fringale des autres. Il ne suffit pas de bêler : la paix, la paix, pour l'avoir. C'est le meilleur moyen de la perdre. Comme l'a dit Bismarck : « Celui qui se fait agneau, le loup le mange ». Aussi, tant que la nature humaine et surtout la nature allemande restera ce qu'elle est, nous attendrons pour croire à la suppression de la guerre par le désarmement qu'on ait supprimé la pluie en interdisant les parapluies, la maladie en fermant les pharmacies, les voleurs et les assassins en licenciant la gendarmerie.

A une époque très ancienne, celle de ma jeunesse, quand je faisais mon droit à Paris, un de mes éminents professeurs, M. Louis Renault, dont les opinions font encore autorité, commençait son cours sur le désarmement par ces mots : « Messieurs, le désarmement est un rêve et ce n'est pas un beau rêve ». C'est un rêve, disait-il, parce qu'il repose sur une pétition de principes, puisqu'il suppose résolu le problème qu'il pose. Il postule, en effet, la fraternité universelle des peuples et leur universelle sincérité. Mais alors, le désarmement matériel se ferait de lui-même, parce qu'ayant été précédé du désarmement moral les armes seraient inutiles. Dans la grande famille des peuples désormais réconciliés, on n'aurait pas plus de raison de s'aborder le revolver au poing que dans les familles unies. Si au temps de Louis Renault le désarmement était déjà un rêve pour cette raison d'ordre psychologique, il est aujourd'hui plus que jamais chimérique, pour une raison technique : l'industrialisation croissante de la guerre et l'impossibilité absolue qui en résulte de dissocier ce qu'on appelle le potentiel de guerre du potentiel de paix.

Et Louis Renault ajoutait que le désarmement n'est pas un beau rêve parce que, aussi longtemps qu'il y aura des hommes et des peuples qui ne sont pas tous également de bonne foi, tout accord sur le désarmement, n'étant respecté que par les peuples pacifiques, sera une prime à la mauvaise foi et à l'agression, de sorte que, dans l'état présent du monde, le désarmement c'est la guerre.

Que le désarmement ne soit pas un beau rêve, j'en atteste l'affreux cauchemar que nous lui devons. Et, ici, qu'on n'intervertisse par l'ordre des facteurs. Le cauchemar est bien le fils de ce rêve insensé ; ce n'est pas le rêve qui a été conçu après coup pour dissiper le cauchemar. Le diable de la guerre est peint sur notre mur par les maléfices du désarmement, beaucoup plus que le désarmement n'est inventé pour le conjurer. Pourquoi ? Nous l'avons déjà vu. Parce que le désarmement est surtout une machine de guerre construite par les peuples belliqueux pour asservir, avec le minimum de frais et de risques, les peuples pacifiques, en la leur présentant comme un engin de paix. Ce sont les perversités des uns servies par les naïvetés des autres qui menacent de précipiter le monde dans un abîme d'horreur. Quand les premiers plans de ce nouveau cheval de Troie ont été exposés à Genève en 1924, la guerre apparaissait comme un fantôme du passé, non comme un spectre dressé sur le seuil du proche avenir. Aujourd'hui, ses ailes noires obscurcissent notre ciel.

* * *

La Guerre est pour demain. Tel est le titre d'un livre retentissant que beaucoup d'entre vous ont lu, livre d'un Allemand, Ludwig Bäuer. Et quelle guerre ? Nous en trouvons le tableau dans le livre d'un autre étranger, *Gog*, de M. Papini. C'est une

guerre vraiment scientifique, mais dont on ne peut dire qu'elle est pourvue de tout le confort moderne avec eau, gaz et électricité, car un de ses premiers effets sera de détruire, par les bombardements aériens, toutes les canalisations et de plonger la population dans les ténèbres éclairées par la lueur des incendies et des explosions. Un épouvantable fracas déchire l'air et couvre les hurlements de frayeur et de douleur. Ou, au contraire, plus terrifiante encore, la mort plane silencieuse sur nos cités en flammes. C'est, au milieu de foudres où vieillards, femmes et enfants sont piétinés, la chute de torpilles aériennes, ce sont des charges d'explosifs, de gaz asphyxiants, de matières incendiaires à plus de 3.000 degrés, voyageant seules à travers l'espace sous une impulsion mystérieuse et muette, vers des objectifs préalablement repérés. D'après Papini, qui place son anticipation sur les lèvres d'un spécialiste, le romancier anglais Wells, cette consécration du désarmement se produira avant que le siècle n'arrive à sa moitié. Ce sera alors une guerre qui détruira pour le moins les trois quarts du genre humain. Les plus grandes métropoles seront anéanties, les centres de culture intellectuelle réduits en cendres. Les élites disparaîtront, soit dans la guerre, soit dans la révolution qui la suivra. S'il y a des rescapés, ils seront incapables de reconstituer une civilisation dont ils ne connaissent que les formes extérieures. Les barbares allumeront le feu avec les bibliothèques et, dans quelques années, il y aura des forêts sur les ruines des villes. Ce sera le retour à l'état sauvage et le désarmement général par l'abrutissement général. Ce sera du moins le désarmement « qualitatif », car les hommes, comme leurs ancêtres préhistoriques, en seront réduits à se battre avec leurs mâchoires, leurs poings, et, quand ils auront fait de nouveau quelques progrès, avec des haches de silex. Tel est l'avenir que les apôtres du désarmement nous préparent. Ces annonciateurs d'un monde nouveau hâtent la fin du monde et leur évangile de la paix aboutit à une vision d'Apocalypse.

Il n'y a pas de mots cabalistiques pour exorciser cette vision. Quelques gouttes d'encre sur des parchemins n'y suffisent pas. La première condition à remplir pour mettre en fuite la bête de l'Apocalypse, comme toutes les bêtes féroces, c'est de ne pas en avoir peur et de ne pas la confondre avec son ombre. Tous les chasseurs de la jungle savent que s'ils tournent le dos aux grands fauves ils sont perdus et que le seul moyen de les faire reculer est de les regarder en face. Or, les pacifistes, les désarmeurs confondent la bête avec son ombre. Ils sont hypnotisés par cette crainte vague et mystérieuse d'une guerre abstraite et anonyme, qui n'est que l'ombre d'une guerre fort concrète et qui a un nom. Et cette guerre qui n'est pas anonyme a un auteur qui ne l'est pas davantage, un auteur responsable qui a signé son œuvre, bien qu'il la désavoue aujourd'hui, et qui n'a pas renoncé à nous en donner une deuxième édition avec quelques chapitres nouveaux plus tragiques encore. Le grand fauve, le « blond animal de proie », comme l'appelle Nietzsche, qui a déjà ensanglanté les nations, rêve de les déchirer plus cruellement encore. Or, au lieu de le fixer les yeux dans les yeux en se mettant en garde contre lui, l'Europe pacifique brise ses chaînes et s'agenouille devant lui en le suppliant de venir à Genève pour que nous y déposions nos armes à ses pieds.

C'est une folie pour les peuples pacifiques d'élever des renpards de papier contre le risque d'une guerre inconnue, alors que ce risque est le fait d'un peuple trop connu. N'y a-t-il pas toujours, plus que jamais, un peuple dont, selon une formule devenue banale, l'industrie nationale est la guerre, un peuple qui a fait son unité par le fer et par le feu et qui aspire à faire l'unité de l'Europe par la même méthode, un peuple dont on a dit avec raison qu'il excelle à créer de la puissance, mais qu'il ne sait pas en user pour le bien de l'humanité, puisque sa force d'organisation au dedans est une force de destruction au dehors, puisqu'il ne revendique la liberté que pour attenter à celle des autres, l'égalité que

pour s'assurer la supériorité, puisque la fraternité, lorsqu'il nous la propose en nous tendant les bras, n'est qu'un piège et que si nous refusons de nous laisser étouffer, il pose aux peuples libres l'alternative de la servitude ou de la mort. Or, ce peuple dont toute la philosophie, avec ses théories du devenir, du droit à la vie, du dynamisme opposé au statisme, n'est que l'apologie de la violence et la métaphysique de l'appétit, ce peuple s'est livré à des chefs qui s'évertuent à traduire dans les faits les principes de ses docteurs. Ce n'est pas à Paris, ni à Bruxelles, ni à Londres, c'est à Berlin que les plus violents se sont emparés du pouvoir. C'est là que retentissent des cris de haine et des clameurs guerrières, là que toutes les forces de l'État sont tendues vers la revanche, là que les socialistes et les communistes eux-mêmes sont dressés contre les traités et revendiquent des territoires étrangers, là que les générations nouvelles, à tous les degrés de l'enseignement, sont entraînées pour un avenir prochain de dévastation et de carnage. C'est là, tout près de nous, à la frontière, que défilent des armées de volontaires dans une tenue militaire à laquelle ne manque que le fusil, ce qui fait dire à un assistant : « Qu'importe qu'ils n'aient pas de fusil sur l'épaule puisqu'ils l'ont dans leurs cœurs ! » C'est là que nous voyons au sommet de l'État le grand chef de la guerre qui, s'adressant à la jeunesse, a prononcé cette parole : « Toutes les terres qui ont été allemandes doivent redevenir allemandes ». C'est là, enfin, que les pacifistes, lorsqu'ils ne sont pas obligés de vivre à l'étranger pour échapper à l'assassinat, sont poursuivis sous l'inculpation de haute trahison et jetés en prison, ce qui suffit à démontrer l'inanité du contrôle du désarmement dans un pareil pays et l'absurdité de la politique genevoise qui n'est qu'un acte de foi dans la bonne foi de ce pays sans foi, si ce n'est en lui-même. Et pourtant, c'est à cet État, envivré d'impérialisme, que les ex-Alliés prodiguent des concessions qui sont autant de primes à son intransigeance parce qu'il y voit autant de marques de notre faiblesse. C'est avec cet État qui a violé cyniquement toutes les clauses militaires de Versailles, et qui menace ouvertement la paix, que les ex-Alliés acceptent de discuter sérieusement leur propre désarmement en affectant de croire qu'il a déjà réalisé le sien, alors que son budget militaire a doublé depuis Locarno et dépasse aujourd'hui celui de la France et son propre budget d'avant-guerre. C'est cet État qu'on invite à prendre des engagements nouveaux qui, nous dit-on, garantiraient la paix, alors que nul n'ose lui demander compte de l'inexécution de ses engagements antérieurs, ce qui revient à lui accorder, avec une amnistie pour le passé, un blanc-seing pour l'avenir. Tous les calculs de Genève, supposant accompli le désarmement du Reich, reposent sur cette audacieuse fiction. Ils n'ont donc d'autre base que le vide. Il faudrait d'abord dénoncer ce mensonge. Nous ne retrouverons la sécurité que par la vérité. Avant de déposer les armes, invitons les autres à déposer les masques.

La situation réciproque de l'Allemagne et des ex-Alliés a été exprimée, mieux que par toutes les considérations, par une admirable caricature de Forain en 1924, à l'aube du rapprochement franco-allemand. Elle représente trois personnages : M. Macdonald, M. Herriot, et l'aigle germanique un peu déplumé et attaché sur un haut perchoir par les chaînes de Versailles. A ses pieds trempent dans des flaques de sang les horribles débris de son festin. Tout hérissé de rage et de convoitise, battant de l'aile et claquant du bec, le rapace tire sur sa chaîne, en contemplant d'un oeil féroce et nostalgique les proies encore pantelantes qui lui ont été arrachées. Et M. Macdonald infatigable dit à M. Herriot émerveillé : « Nous pouvons lui rendre la liberté, il est devenu végétarien ». Cette légende est toute l'histoire de l'Europe dans ces dernières années.

Pour peindre une pareille extravagance, nous avons le choix entre la caricature de Forain et l'histoire de l'esclave Androclès.

Histoire un peu romancée, mais la folie du pacifisme étant sans exemple dans la réalité ne trouve d'équivalent que dans la fiction. L'esclave Androclès converti au christianisme et livré aux bêtes avait été sauvé dans le cirque par un lion reconnaissant à qui il avait autrefois ôté une épine de la patte. D'après Oscar Wilde, les choses ne se seraient pas tout à fait passées ainsi. Jamais — si nous en croyons un de ses propos recueillis par M. Guglott de Saix — ce lion n'aurait eu d'épine dans la patte. L'esclave Androclès était le plus habile dentiste de son époque. Un jour il rencontra dans le désert un lion qui rugissait de douleur parce qu'il s'était brisé les dents en voulant dévorer un homme exceptionnellement coriace, un homme du Nord, un Angle qui déjà faisait une petite expédition par là dans le but de coloniser. Androclès ému fabriqua pour le lion un râtelier moderne. Et chacun retourna à ses affaires.

Vingt ans plus tard, Androclès, qui était chrétien — c'était au temps des persécutions — fut exposé dans le cirque avec ses coreligionnaires. Un lion se précipita sur lui, la gueule ouverte, Androclès reconnut son râtelier, il fit : « Ah ! » et le lion alors reconnut Androclès. Il se coucha à ses pieds et, tout en les léchant, il réfléchit : « Qu'est-ce que je pourrais bien faire pour prouver ma reconnaissance à ce bon Androclès ? » Alors, il résolut de lui organiser une publicité énorme, et, devant la foule immense, il se dressa sur ses pattes, prit son courage à belles dents, et dévora le dentiste en quelques bouchées pour démontrer à tous l'excellence de ses appareils. Et voilà...

Vous avez tous reconnu le lion germanique. Androclès, c'est le pacifisme esclave de son idéologie, ce qui ne l'empêche pas d'être dentiste, au contraire. Il y a pourtant quelques différences : le lion est soigné par l'homme qu'il a voulu dévorer ; vêtu d'une peau de mouton par Stresemann, il n'a léché les pieds de son sauveur que pour mieux lui lier les mains ; enfin, depuis le commencement de l'ère chrétienne, l'art du dentiste a fait de merveilleux progrès. Au lieu d'un râtelier, le lion possède aujourd'hui des dents et des griffes authentiques. Les pacifistes qui, en cela, ne sont pas des charlatans, des arracheurs de dents (sauf dans leur propre pays), qui sont tout le contraire ailleurs, ont admirablement réussi cette opération de prothèse. C'est ce qu'ils appellent le désarmement.

* * *

Tant d'aberration donne à penser qu'après le dernier cataclysme le trouble des choses s'est répercuté dans les esprits et que l'énormité de la sottise répond à l'énormité des problèmes. Cette sottise est telle qu'en trébuchant dans la nuit, au milieu des décombres de l'après-guerre, et à travers tant d'obstacles, si nous n'avancions pas, si nous reculons, si nous tombons, nous sommes tentés de nous demander : Est-ce parce que les difficultés sont trop grandes, ou parce que les hommes sont trop petits ? On dirait que l'effroyable tremblement de terre qui a failli ensevelir notre civilisation a arrêté les monstres, déréglé les baromètres et affolé les boussoles. Nous ignorons l'heure marquée au cadran du destin ; nous ne savons pas quel temps nous aurons demain, et le monde a perdu le nord.

Il ne le retrouvera pas tout seul. Pour le remettre dans la bonne voie, il lui faut des guides. Le désarmement le plus nécessaire est celui de l'erreur et du mensonge. L'alternative est entre la revanche allemande, dans un avenir prochain, et la revanche, sans nouveau délai, de la raison, de la conscience et de la volonté chez les Alliés. Qu'ils redevennent des alliés s'ils ne veulent pas être bientôt des ex-vainqueurs.

Pour prêcher cette revanche, ou, plutôt, cette croisade de la paix par la vérité, pour prendre la tête d'une action qui, avant d'être utilement politique, doit être intellectuelle, morale et spirituelle, aucun peuple n'est plus qualifié que le noble peuple belge. Je ne me donnerai pas le ridicule de lui dire où est son devoir.

Dans un moment tragique, alors que le devoir était plus difficile qu'aujourd'hui, il l'a rempli de façon à mériter la reconnaissance du monde et l'admiration des siècles futurs. Mais il me sera permis de constater qu'un devoir ainsi rempli ajoute à son droit de parler très haut dans le Conseil des nations et leur impose le devoir de les écouter. Ce droit lui est déjà conféré par la force des choses, c'est-à-dire par l'histoire et la géographie. Si son destin est de jouer un rôle essentiel dans l'organisation de la paix, ce n'est pas seulement à cause de sa position géographique au carrefour des autres peuples, ni de sa position magnétique entre les deux pôles du germanisme et de la latinité. Ce n'est pas seulement parce que, pénétrée de culture gréco-latine, la Belgique y a puisé le sens de la mesure et de l'harmonie, l'amour de l'ordre et le culte de la justice. Ce n'est pas seulement parce que positive et idéaliste, pratique et religieuse, elle est réfractaire à des utopies qui, ne tenant compte ni des réalités, ni des véritables valeurs spirituelles, ne sont ni de la terre, ni du ciel, flottent entre les deux, dans les nuages où elles édifient des palais de chimères sur des colonnes de mensonges, alors que le temple de la paix doit être bâti sur notre sol, avec des fenêtres sur le ciel et sans négliger d'inviter le maître de la maison, Dieu, car c'est la guerre partout présente dans la nature qui est d'ordre naturel, et c'est la paix qui est d'ordre surnaturel. Mais si la Belgique est accréditée comme une messagère et une constructrice de paix par sa place en Europe, par son histoire, par sa culture, par sa sagesse et par sa foi, elle est consacrée comme telle par son sacrifice. Ce n'est pas seulement parce que, au cours des âges, la Belgique, labourée par les invasions, a été le champ clos des nations orientales, c'est surtout parce qu'elle les a sauvées en s'offrant elle-même en holocauste qu'elle mérite d'en être — j'ai trouvé le mot récemment sous la noble plume du vicomte Davignon — un sanctuaire.

La grandeur d'un peuple ne mesure non à celle de son territoire, mais à la hauteur et au rayonnement de son âme. On a dit de la Belgique que, pendant la guerre, elle a incarné la conscience humaine, et qu'elle a été les Thermopyles de notre civilisation. C'est ce qui lui assure le droit et, j'espère, le moyen d'être les Thermopyles de la paix. Puisque ce nom évoque la Grèce ancienne, je rappellerai que son génie étant d'essence qualitative, non quantitative, c'est à Délos, la plus petite des Cyclades, que se trouvait un autre sanctuaire, le sanctuaire d'Apollon. C'est là que la mythologie fait naître Apollon, dieu des oracles, du jour et du soleil. C'est là, enfin, qu'Athènes, au nom de tous ses alliés, avait déposé le trésor de la Confédération. Ne croyez-vous pas que les alliés de la Grande Guerre ont laissé chez vous le trésor des forces invisibles et souveraines qui les ont fait vaincre, les forces de l'esprit qui les a unis, de l'esprit qui anime la matière et qui meut le monde ? Cet esprit est toujours vivant, en dépit des apparences, et quelquefois agissant. Quand la Belgique élève la voix et signale un péril à l'horizon — ce n'est pas pour rien que tous ses beffrois sont d'anciennes tours de guet — l'écho est profond chez ses alliés et surtout en France. Nous en avons eu une preuve récente dans la question des dettes américaines où son attitude a, dans une grande mesure, déterminé la nôtre. Les peuples seront sauvés s'ils se tournent vers ce sanctuaire, s'ils obéissent à ses oracles et lui demandent, comme jadis les Grecs à Délos, la lumière et le secret de l'avenir. Pendant la guerre, la flamme d'héroïsme qui s'élevait sur ce haut lieu s'apercevait dans tout l'univers. Puisse, dans la paix et pour la paix, le souffle qui vient de ce sommet dissiper les nuées et refaire à tous les Alliés une même âme.

Que l'âme de la Belgique soit capable de ranimer et d'éclairer l'âme des peuples pacifiques, c'est surtout ici que je le sens. Si votre généreuse nation est au premier rang dans l'élite des peuples et si elle est un sanctuaire, je salue dans ceux et celles qui se placent sous l'invocation de cet immortel Prince de l'Église, le cardinal Mercier, l'élite d'une élite, et chez eux, j'ai le sentiment

d'être dans le sanctuaire d'un sanctuaire. Nul plus que ce héros sublime de la guerre n'a eu à un tel point le génie de la paix, et de la paix par l'unité morale, hors de laquelle il n'y aura jamais de désarmement sincère. C'est ce magnanime pontife qui justifiant le beau sens étymologique du mot — pontife, celui qui construit des ponts — avait, dans les Conférences de Malines, conçu un pont entre l'Église catholique et l'Église anglicane. Ainsi eût été consolidé de Londres à Rome, en passant par Bruxelles et Paris, le grand axe de la civilisation. Aujourd'hui, c'est en écoutant ce message, c'est en suivant et en répandant son enseignement que nous aurons chance de jeter une arche d'alliance — un arc-en-ciel de la paix — d'abord entre les ex-Alliés, entre un passé glorieux et un avenir qui, dès lors, redeviendrait radieux, puis entre les ex-Alliés et les ex-ennemis qui seraient leurs amis si les ex-Alliés étaient amis d'eux-mêmes. Il nous apprendrait, cet infatigable lutteur, que les « vacances du sang » ne sont pas un repos, mais qu'elles exigent un effort de tous les jours, sous peine de préparer de nouveaux carnages. Il s'élèverait, ce docteur lumineux, contre ceux qui cherchent dans une amnésie cultivée une sécurité trompeuse et demandent à une feinte générosité l'alibi de leur lâcheté. Il leur rappellerait que la paix n'est pas garantie si la justice n'est pas satisfaite, que la paix n'est pas fille de l'oubli, de l'oubli qui, si la victime en donne l'exemple, est inévitable chez l'agresseur, l'empêche de faire son examen de conscience, et détruit la seule chance, s'il y en a une, de l'engager dans la voie du repentir et de ce désarmement moral qui rendrait l'autre possible. Au nom des millions de morts qui, a-t-on dit, doivent être les immortels conseillers des vivants, cet auguste mort nous exhorterait à garder une mémoire justicière et, par là même, tutélaire, d'une mémoire qui est un devoir envers nous, puisqu'elle est la condition de la prévision et du salut, mais qui est un devoir plus sacré envers ceux à qui nous devons notre salut dans le passé, ceux à qui les survivants avaient juré de se souvenir pour assurer au monde des lendemains dignes de leur sacrifice. Le cardinal Mercier adjurerait les peuples alliés d'exécuter leur volonté, de rester fidèles à un serment scellé par tant de tombeaux.

Écoutez cet avertissement solennel, tiré d'une lettre pastorale écrite en 1924, parole qui emprunte à sa date une gravité testamentaire et aux événements ultérieurs un accent prophétique : « Si, par malheur, les détenteurs du droit fléchissent, les vaincus d'aujourd'hui seraient les vainqueurs de demain, et à quelques médiocres avantages commerciaux trop avidement convoités, nous aurions sacrifié à la fois nos intérêts de l'avenir, notre indépendance et notre honneur ».

Je ne suis pas venu ici pour citer une parole du cardinal Mercier, mais pour vous assurer qu'en France tous ceux qui ont souci de l'avenir de l'indépendance et de l'honneur l'ont méditée. Puisse-t-elle, chez tous les peuples alliés détenteurs du droit, mais d'un droit qui, en doutant de lui-même, encourage les entreprises de la violence, puisse-t-elle éclairer les esprits, réveiller les consciences, raffermir les volontés, et régler l'action. Alors nos patries jouiront enfin des biens qu'elles ont mérités par tant de larmes et de sang. Alors, l'esprit du grand juste, du grand clairvoyant que vous invoquez tous les jours planera sur nous non seulement comme un grand souvenir, mais aussi comme une grande espérance. Alors le monde aura ce dont il a le plus besoin d'après une parole du philosophe Bergson qui — c'est le sceau d'une évidente vérité — rejoint la parole du théologien : La science a agrandi le corps de l'homme ; l'homme attend un supplément d'âme. En présence du déséquilibre produit par l'excédent du progrès matériel et par le déficit des forces spirituelles, ce supplément d'âme qu'on respire parmi vous est ce qui manque le plus à la paix.

Comte de SAINT-AULAIRE,
Ambassadeur de France.

La guerre qui vient

Personne n'a osé dire, dans la presse anglaise, que la politique de la Grande-Bretagne envers la Prusse devait inévitablement conduire, en fin de compte, à un danger immédiat de guerre. L'heure de ce danger a sonné...

J'ai fait remarquer déjà que, plus que toute autre nation, l'Angleterre eût dû s'appliquer à éviter la situation créée maintenant par ceux qui président à ses destinées. Répétons la phrase que nous avons souvent écrite : « Nous, Anglais, avons tout à perdre et rien à gagner par une nouvelle guerre ».

Il est notoire, et personne n'en doute plus nulle part, qu'il ne serait plus possible de mobiliser l'Angleterre pour une guerre à l'étranger. Ce fait est l'un des facteurs dominants de la situation, le facteur dont l'Europe entière tient compte, et aucun pays autant que la Prusse.

Entre-temps, l'Angleterre contrôle de grandes masses de populations sujettes en Egypte, aux Indes, dans les colonies de la Couronne et dans ce qu'on appelle hypocritement les « mandats ». Ce contrôle est toujours (quoique de façon précaire) la source de nouveaux revenus, revenus enviés par les autres. Autrefois cette position privilégiée pouvait être considérée dans une sécurité hautaine et dédaigneuse. La flotte anglaise était invincible ; les frontières de la Grande-Bretagne en guerre étaient des rivages ennemis. L'île elle-même (qui, blessée, entraînerait l'écroulement de tout le système) était absolument invulnérable. Aucun danger à l'intérieur, car le gouvernement aristocratique avait fait de l'Angleterre le plus unifié de tous les États du monde. Aucun danger extérieur ; les mers étroites étaient alors assez larges, rien au monde ne pouvait se mesurer avec l'éminente supériorité de l'Angleterre sur mer ; l'attaque aérienne était inconnue ; rien ne pouvait menacer sérieusement la Grande-Bretagne, maîtresse des mers. Aujourd'hui, tout cela n'est plus. Malheureusement, les hommes vivent tellement dans le passé qu'ils ont traité la situation résultée de la Grande Guerre en copiant simplement ce qui fut fait après les guerres napoléoniennes. On imagina de restaurer l'ennemi vaincu — la Prusse — pour qu'il y ait une « balance » de forces en Europe, et de diminuer proportionnellement l'alliée victorieuse — la France.

Cette politique n'était pas tout à fait, ni même principalement, la politique du *Foreign Office*. C'était la politique de ce qui, de nos jours, est bien plus puissant que notre *Civil Service* (administrations) : les banques, les grands propriétaires de journaux, le haut commerce en général et, pour ce qu'ils valent, les politiciens. Elle prouvait — ce qui peut encore nous être fatal — une profonde ignorance de l'Europe. Une Prusse suffisamment restaurée attaquera certainement.

D'aucuns radotent, en paroles ou par écrit, à propos de « désarmement ». Radoter est le mot. Aucun serment, aucun traité ne peut empêcher la Prusse, et de réarmer, et, réarmée, d'attaquer. Elle sera probablement battue, mais, vaincue, il en résultera un réarrangement des affaires mondiales désastreux pour l'Angleterre. Il n'y a plus qu'une seule chose à faire et il est encore temps de la faire, mais tout juste ! Renverser la vapeur ! Même maintenant, une déclaration publique, ne serait-ce que d'un seul homme responsable — un quelconque de nos politiciens polichinelles — suffirait, pourvu que cet homme soit plus ou moins officiel et touche de quelque manière au gouvernement anglais. Il suffirait d'un simple discours pour arrêter la course de l'Angleterre à l'abîme...

Jusqu'à présent il n'y a aucun signe de pareille sagesse et il

est, hélas! probable que, comme en 1914, et comme lors de l'écroulement du crédit et du commerce anglais il y a deux ans (écroulement dont les fous essaient de cacher les conséquences) la Grande-Bretagne courra vers le désastre. Pourtant, je le répète, il est temps encore... C'est la onzième heure; quand sonnera la douzième beaucoup souffriront, mais les ignorants, les Anglais qui ont encore un vague sentiment héréditaire de sécurité, qui disent qu'il ne faut pas se mêler à une catastrophe menaçant notre civilisation, qui s'imaginent qu'ils peuvent éviter les conséquences de leur vanité et de leur suffisance, ceux-là souffriront plus que quiconque, à l'exception peut-être des malheureux et lourds Allemands eux-mêmes...

HILAIRE BELLOC.

La musique en Belgique⁽¹⁾

Avec Peter Benoit (1834-1912) l'on aborde un terrain tout autre. Il s'agit, cette fois, d'un musicien pour qui le lyrisme subjectif compte assez peu, mais qui aime, au contraire, à s'épancher dans de vastes ensembles décoratifs, pleins de couleur et de mouvement. Bien que doté d'un instinct dramatique réel, il n'a cependant cultivé que fort peu le théâtre, lui préférant de beaucoup l'oratorio et la cantate, qui lui semblaient mieux appropriés à ses visées esthétiques.

Les idées de Benoit sur l'art sont nées d'une réaction de son tempérament sain et robuste contre le cosmopolitisme artificiel qui contaminait la musique de son temps. C'était l'époque du Second Empire, de Meyerbeer, du grand opéra, avec tout ce que ce dernier comporte d'internationalisme de pacotille, Benoit s'élève avec vigueur contre ces tendances dégradantes; le remède, il l'imagine dans un retour aux sources fraîches de la langue maternelle, à la chanson populaire émanée de l'âme collective. Il se fait, en musique, le champion du nationalisme, dans l'espèce, le nationalisme flamand. Fidèle à ses théories, il édifie une série imposante d'oratorios et de cantates composées sur des poèmes flamands: *De Oorlog*, *Lucifer*, *De Schelde*, *De Rhojn*, la *Rubens-Cantate*, etc. On ne peut que s'incliner avec respect devant cette vaste production qu'anime un souffle généreux et dans laquelle l'esprit de la chanson flamande, magnifié par une inspiration chaleureuse, s'étale en nappes sonores d'une grande richesse de coloris.

Sans nul doute, Peter Benoit est un grand musicien, dont l'œuvre presque tout entière porte la marque d'une individualité bien tranchée. Reste à savoir si ses idées directrices n'ont pas contribué à restreindre la portée générale de cette production et, par là même, ses possibilités d'expansion au dehors. Le nationalisme musical, tel que le conçoit Benoit, offre un danger: celui d'un rapetissement en vertu duquel une musique créée sous ce signe s'adresse à un groupe trop restreint d'individus seuls capables d'en percevoir toute la substance émotive. Il ne faut d'ailleurs pas se dissimuler que c'est là un défaut inhérent à la production de toutes les écoles nationales, quelles qu'elles soient. L'universalité qui caractérise la musique d'un Bach, d'un Beethoven, d'un Wagner, voire d'un César Franck, et qui fait d'elle une langue à l'usage des âmes d'élite qui communient, à travers les frontières, dans un sentiment esthétique supérieur, cette universalité est, il faut bien le dire, tout le contraire du relativisme nationaliste; et s'il arrive parfois

(1) Voir *La revue catholique* du 29 septembre.

à celui-ci d'enregistrer certains succès internationaux, ce n'est, le plus souvent, que pour des raisons de « pittoresque » d'ordre plutôt inférieur.

En réalité, l'œuvre de Peter Benoit et ses théories nationalistes n'ont pas eu de lendemain véritable. Le fondateur du Conservatoire flamand a contribué plus que quiconque à créer, en pays flamand et plus particulièrement à Anvers, une bonne atmosphère musicale. Il n'est point parvenu, en fait, à mettre sur pied une école de compositeurs flamands attachés à ses principes autrement qu'en paroles. Sans doute, on ne verra plus se produire, après lui, ce phénomène d'un musicien anversois entièrement inféodé à l'esthétique française, comme l'avait été Grisar. Mais un déplacement d'influences va se produire, qui permettra aux artistes flamands de développer leurs facultés dans un sens plus conforme à leur véritable nature. A la toute-puissance de la pacotille française se substitue, grâce à l'auteur de la *Rubens-Cantate*, l'emprise autrement sérieuse et pénétrante du romantisme allemand. De là résulte que si aucune caractéristique collective nettement apparente ne se dégage de l'ensemble de la production musicale flamande du dernier tiers du XIX^e siècle et du premier tiers du XX^e, les tempéraments individuels des compositeurs flamands sont néanmoins placés dans de bien meilleures conditions pour s'épanouir suivant une ligne conforme à leurs facultés natives.

Parmi les adeptes de Peter Benoit il faut compter son successeur à la direction du Conservatoire flamand, Jan Blockx (1851-1912), l'auteur de *Herbergprijsen*, *De Bruid der Zee* et d'autres opéras qui ont connu et connaissent encore le succès: succès principalement dû à l'heureuse conception dramatique des livrets de Nestor de Tière et à l'intervention de chansons populaires habilement amenées au moment voulu. C'est là un art assez superficiel qui doit plus à un adroit cuisinage qu'à de réelles qualités de fond. Le fond, c'est ce qui manqué le moins à cet autre Flamand, Edgar



PETER BENOIT.

Tinel (1854-1912), auteur de ce *Franciscus* qui a fait son tour d'Europe et auquel les historiens de la musique s'accordent pour décerner une place en vue dans l'évolution de l'oratorio au XIX^e siècle. Tempérament fougueux, profondément croyant, technicien de premier ordre, beau coloriste amoureux de son art,

chez qui la rouerie ne tient pas lieu d'inspiration : voilà des qualités qui forcent le respect. Cependant, lorsqu'on cherche à dégager ce qui constitue l'originalité musicale de Tinel, on est plutôt embarrassé. Certes, les inventions de détail fourmillent chez lui et elles sont souvent d'un vrai poète. Mais si l'on prend l'ensemble, on est frappé par le fait que son langage est presque toujours de seconde main, si bien que son talent se définirait assez bien par l'heureuse appropriation des plus hautes influences romantiques — Mendelssohn, Schumann, Liszt et Wagner — à un idéal personnel.

Le maître-pédagogue par excellence qu'est M. Paul Gilson (1865) mériterait sans conteste le titre de chef de l'École flamande actuelle, si celle-ci n'était, on l'a vu plus haut, un mythe plutôt qu'une réalité. En tant que créateur, il a, à son actif, un bagage considérable : musique symphonique surtout, occasionnellement aussi musique de théâtre. Mais, pas plus que Tinel, il n'a suivi l'impulsion purement nationaliste de Benoît. Il est Flamand de tempérament, et cela se traduit, dans son œuvre, par une solidité de facture qui confine parfois à la lourdeur et un coloris orchestral capable de tous les enchantements. D'abord très influencé par les Russes de la génération des « Cinq », principalement Borodine, dont le faire trouve, par moment, un écho singulièrement parlant dans son beau poème symphonique *la Mer* (1892), il subit, dans la suite, l'emprise wagnérienne, qui se manifeste avec une rare ampleur dans son drame lyrique *Prinses Zonneschip* (1903), œuvre pleine d'atmosphère et la plus réellement flamande de toutes celles qui ont vu le jour au début du siècle, par l'ingénuité prenante de ses thèmes mélodiques.

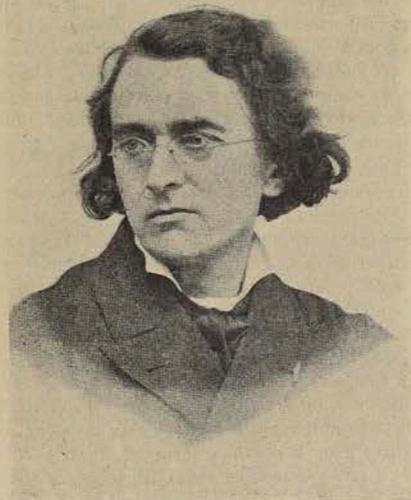
Mais où M. Gilson déploie, avec le plus de personnalité, ses dons de virtuose de l'orchestre, c'est dans un domaine auquel Wagner est resté presque complètement étranger : la musique pure. A cet égard, ses *Variations symphoniques* sont un point culminant qui jouit, à juste titre, d'une façon de célébrité. Esprit cultivé, qui n'ignore point ce que sont le goût et la critique sur soi-même, M. Gilson ne ressemble point, en cela, à d'autres musiciens qui, négligeant volontairement d'affiner leur esprit, en arrivent à gaspiller les dons les plus réels par leur refus de soumettre à une révision sévère le premier jet souvent trop fruste de leur inspiration.

On ne peut aller jusqu'à dire que M. Auguste De Boeck (1865) représente de la façon la plus caractéristique ce type un peu schématique du « sauvage » contemporain ; mais il n'en demeure pas moins que son art instinctif et plein de truculence, dont témoignent, entre autres, des œuvres de théâtre hautes en couleur (*De Rhiyndergen*, *Reinaert de Vos*, etc.), ne perdrait rien à voir s'atténuer les disparates de style qui les déparent. M. Lodewijk Mortelmans (1868) est, à cet égard, aux antipodes de M. De Boeck : de tous les musiciens flamands de cette génération, il est, à coup sûr, le plus délicat, le plus raffiné. C'est un puriste dans toute la force du terme, mais un puriste « réactionnaire », car ses mélodies et ses pièces de piano — véritables joyaux parfois — nous transportent tout droit à quatre-vingt-dix ans en arrière, à l'époque du romantique Schumann.

L'oratorio sacré, si brillamment représenté par le *Franciscus* de Tinel, a trouvé un adepte de valeur en la personne de M. Joseph Ryelandt (1870). Lui aussi est un puriste ; mais son horizon est plus large et il ne dédaigne pas, à l'occasion, de s'intéresser à certaines recherches harmoniques modernisantes. Ses œuvres, *De Komst des Heeren*, *Maria*, *Agnus Dei*, etc., empruntent une grande partie de leur dignité au fait que les poèmes dont elles s'inspirent s'abreuvent directement aux sources évangéliques, de quoi résulte, en fait, un rafraîchissement du genre, basé, d'une part, sur un retour à ses origines lointaines, d'autre part, sur

l'application à cet élément d'archaïsme de données musicales nouvelles par un esprit d'une rare distinction.

Si l'existence d'une école flamande peut, à la rigueur, se concevoir comme une abstraction non entièrement dénuée de fondement, celle d'une école wallonne est, par contre, un pur phantasme. Tout ce que l'on peut dire, c'est que la partie wallonne de la Belgique a vu naître, au cours de ces cinquante ou soixante der-



EDGAR TINEL.

nières années, un certain nombre d'artistes qui ont largement contribué, par leur exceptionnelle valeur, à rehausser le niveau musical du pays. S'il est un lien commun entre eux, ce n'est point dans la race qu'il faut le chercher, mais bien plutôt dans une influence commune, qui n'est autre que celle de César Franck et de ses disciples français. Comme la « Jeune Ecole française » de 1870-1900 avait fortement subi l'empreinte du romantisme allemand et de son succédané, le wagnérisme, il se fait, en définitive, que les artistes wallons qui se sont mis, à partir de 1890, à sa remorque, ont en réalité obéi à des influences en grande partie analogues à celles dont se sont alimentés les Flamands, sous l'impulsion de Peter Benoit.

Parmi les musiciens qui ont été le plus sensibles à l'action de César Franck, de Leken et de la « Jeune France », M. Joseph Jongen, né à Liège en 1873, occupe sans conteste le premier rang. Son bagage musical, fort nombreux et tout entier de qualité impeccable, comporte principalement de la musique de chambre, d'orchestre, de piano et de chant. Tempérament porté au rêve et à l'élégie, il se complaît de préférence dans la musique pure, dont il cultive les formes avec un rare souci d'équilibre et d'homogénéité. Maître incomparable de la technique, il témoigne aussi d'une sensibilité très vive, qui se manifeste, dans ses œuvres les plus anciennes, par un élan plein de jeunesse et, dans ses compositions plus récentes, par quelque chose de plus grave et de plus rassis, où la fantaisie de l'inspiration est bridée par un désir croissant de raffinement et de perfection formelle.

Formé à la Schola Cantorum de Paris, où il a professé lui-même pendant plusieurs années, le Verviétois Victor Vreuls (1876) a retiré, de cet enseignement, un métier sûr, une écriture irréprochable, que son tempérament sait animer d'accents lyriques pleins

de chaleur et de virilité. Plus âpre que M. Jongen dans l'expression du rêve, il s'en rapproche toutefois par une forme de l'émotion naturaliste où, contrairement à la manière française, l'évocation descriptive cède pour ainsi dire entièrement le pas à la contemplation subjective. L'essentiel de sa production consiste dans de la musique de chambre, des poèmes symphoniques très colorés et des cycles de mélodies d'une expression intense.

A ces deux poètes de la « Fagne » s'oppose M. Albert Dupuis (1877), Verviétois comme M. Vreuls. De même que ce dernier, M. Dupuis a suivi les cours de la Schola; mais, nature plus superficielle et moins portée au rêve, il a préféré donner libre cours à son penchant pour la scène, à laquelle il a consacré toute une série d'œuvres (*Jean-Michel, Martille, le Château de la Bretèche*, etc.), où sa facilité se fait jour non sans verve dramatique, mais avec une tendance éclectique qui n'est pas sans nuire à l'unité et à la qualité de son style.

A côté des musiciens flamands et wallons, il est un grand nombre de musiciens dont le « centre d'attraction » est à proprement parler la capitale du pays. Le plus ancien est M. Émile Mathieu (1844-1932). Bien que non originaire de Bruxelles, il représente bien le type de l'artiste que sa nature entraîne logiquement dans l'orbe plus ou moins neutre d'une capitale. Une distinction foncière, un éclectisme élégant caractérisent son œuvre dramatique (*Richilde, Gorges Dandin*, etc.) et ses poèmes lyriques (*Le Houyoux, le Sorbier*, etc.) que ne dépare, pour le surplus, aucune faute de goût. M. Martin Lunssens (1871) réalise, dans ses grandes symphonies programmatiques, un art altier, d'une grande solidité technique, auquel on ne saurait reprocher que des tendances rétrogrades et quelque excès dans le développement. M. Léon Du Bois (1850) superpose de fortes influences wagnériennes à des dons évidents de mélodie franche et de coloris orchestral. Ses œuvres les plus typiques sont un « mimodrame » extrêmement vivant et expressif, *Le Mort*, et un drame lyrique d'une veine ample et généreuse, *Edénie*, tous deux conçus d'après des romans de Camille Lemonnier. M. François Rasse (1873) est un compositeur fécond et assez inégal, dont les mélodies, les œuvres dramatiques, symphoniques et de musique de chambre se distinguent souvent, dans le détail, par une inspiration fraîche et spontanée. Nature peu précoce, M. Raymond Moulaert (1875) obéit, dans ses premiers essais, à l'impulsion de son maître Tincl. Plus tard, il se dégage peu à peu de cette emprise, et suivant une voie entièrement indépendante, produit des œuvres d'un caractère beaucoup plus moderne, qui dénotent une préoccupation peu commune de la forme et de l'écriture.

* * *

Il ne peut être question, dans un exposé aussi succinct, de citer tous les musiciens de talent qui ont illustré la Belgique pendant le XIX^e siècle et les premières années du XX^e. Il serait pourtant injuste de passer sous silence des individualités comme les Flamands Henri Waelput (1845-1885), Guillaume De Mol (1846-1874), morts tous deux prématurément, Charles Miry (1823-1881), Jean Van den Eeden (1842-1917), L. Van Gheluwe (1835-1914), K. Mestdagh (1850-1924), Émile Wambach (1854-1924), P. Lebrun (1863-1920), Flor. Alpaerts (1876), E. Hullebroeck (1878), J. Van Nuffel (1883), Arth. Meulemans (1884), Jef Van Hoof (1886), Robert Herberigs (1886), Marinus de Jong (1891); les Wallons Théodore Radoux (1835-1911), Louis Kéfier (1842-1926), Erasme Raway (1850-1918), Sylvain Dupuis (1858-1931), F. Le Borne (1862-1920), Théo Ysaye (1865-1918), N. Daneau (1866), D. Pâque (1867), les trois frères Mawet, Ad. Biarent (1871-1916), L. Delune (1876), Charles Radoux (1877), Armand Marsick (1877), Léon Jongen (1884), Paul de Maleingreau (1887), R. Barbier (1890), G. Antoine (1892-1918), Ch. Houdret (1903); les « neutres » Adolphe Samuel

(1824-1898) et son fils Eugène Samuel-Holeman (1863), Léon Jouret (1828-1905), Gustave Huberti (1843-1910), Henri Thiébaud (1865), Victor Buffin (1867), Gaston Knosp (1879), Léon Delcroix (1880), Paul La Gye (1883). Tous ces artistes, auxquels on pourrait en ajouter bien d'autres, représentent, dans leur totalité, une somme d'efforts qui fait non seulement honneur au pays qui les a vus naître, mais qui montre, une fois de plus, quelle richesse de « potentiel » musical recèle ce sol privilégié.

S'il est malaisé d'établir avec quelque objectivité un tableau des valeurs en ce qui regarde une période aussi proche que la seconde moitié du XIX^e siècle, que dire, à cet égard, des années que nous vivons actuellement et au cours desquelles l'avenir se dessine en traits encore vagues? Essayons cependant de nous faire une idée des tendances générales qui régissent aujourd'hui parmi les jeunes générations. Elles se caractérisent, en fait, par une série de réactions: réaction contre l'excès de la forme et du développement, que les Richard Strauss, les Gustav Mahler et les « Schoenbergs » de Paris avaient poussé à ses extrêmes limites; réactions contre l'expression romantique du sentiment, qui avait abouti, dans la génération précédente, à un subjectivisme morbide au delà duquel on ne pouvait plus concevoir que le néant, réaction contre l'impressionnisme qui, poussé dans ses derniers retranchements, menaçait de réduire la musique à une poussière d'harmonie dénuée de toute forme; réaction contre une conception de la mélodie qui avait fini par faire de celle-ci une émanation sans consistance de l'harmonie.

Qu'oppose-t-on à ces credos périmés? Tout d'abord le retour à la simplicité, selon l'évangile d'Erik Satie; ensuite, cette chose assez indéfinissable qu'est l'« expressionnisme » à la Schoenberg, et qui se trahit, dans la pratique, par une tendance hermétique qui pourrait bien n'être, après tout, qu'une ultime déviation du romantisme; enfin cette tendance « objectiviste » en vertu de laquelle l'artiste, renonçant à exprimer sa sensibilité personnelle, s'efforce à cette utopie en quoi consiste la « musique en soi ». En concordance avec ces réactions, les musiciens d'aujourd'hui abandonnent volontiers le pointillisme harmonique des impressionnistes, pour mettre à sa place une technique de précision, qui substitue le dessin nettement tracé à la tache de lumière ou de couleur. De là, une propension à la mélodie franche et bien articulée, ainsi qu'un recours à une polyphonie conçue comme une combinaison de lignes indépendantes, dont l'entrelacs offre l'image d'une armature légère, mais résistante, comparable au béton armé. Retour à Bach, a-t-on dit: oui, mais avec un système harmonique entièrement rénové par l'application de l'atonalité et de la polytonalité. A côté de cela, franchise du rythme, en opposition très vive avec les morcellements rythmiques du romantisme décadent et de l'impressionnisme. On ne peut faire allusion au rythme sans songer aussitôt au jazz. A en croire d'aucuns, toute la musique de nos jours serait dominée par ce produit de l'imagination des fils de Cham. Il y a là une exagération manifeste due à l'illusion que peut faire naître une mode passagère universellement répandue. Que la rythmique syncopée des danses nègres, que leurs agrégations harmoniques savoureuses et leur orchestre aux sonorités étranges aient contribué à élargir le champ de vision des musiciens d'Europe, nul ne peut en disconvenir. Mais de là à la royauté que l'on nous chante, il y a loin!... Un autre élément qui n'est pas sans action sur les jeunes, c'est la musique des siècles antérieurs au XIX^e, qui leur apporte des révélations sans nombre, grâce à des exécutions de plus en plus fréquentes. Des artistes qui ne sont déjà plus de la toute dernière génération, comme M. J. Van Nuffel, M. de Maleingreau et M. Herberigs, se montrent particulièrement sensibles à ses suggestions et pratiquent occasionnellement, dans leurs œuvres, un modernisme archaïsant sans artifice, qui plaide hautement en faveur de certains renouveaux par voie de retour en arrière.

Parmi les musiciens les plus en vue de la génération nouvelle, il faut citer M. Fernand Quinet (1898), nature richement douée, qui s'est assimilé les tendances du jour avec le plus d'aisance et de sens synthétique. Mentionnons, pour finir, MM. Maurice Schoemaker (1890), Aug.-L. Baeyens (1895), A. Huybrechts (1899), André Souis (1899), Pelemans (1901), Karel Albert (1901) et Marcel Poot (1901), qui représentent de la façon la plus vivante l'esprit d'avant-garde. Aucun d'eux n'a encore atteint, jusqu'ici, le stade définitif qui permettrait d'apprécier leurs œuvres en pleine connaissance de cause. Seul l'avenir nous dira s'ils ont eu raison de marcher dans cette voie.

Un exposé de la vie musicale belge ne serait pas complet s'il passait sous silence les grands interprètes. A cet égard, la Belgique du XIX^e siècle et du XX^e a joué et continue à jouer un rôle international de premier plan. La célébrité de l'école liégeoise du violon est un fait bien et dûment établi, et des noms comme ceux de Henri Vieuxtemps (1820-1881), César Thompson (1857-1931) et Eugène Ysaÿe (1858-1931) sont bien faits pour la justifier. Des violoncellistes comme Joseph Servais (1850-1885), J. Gérardy (1877-1929), des pianistes comme M. C. Guricx (1848), M. Arthur De Greef (1862), des organistes comme N.-J. Lemmens (1823-1881) et Alphonse Mailly (1833-1914), un carillonneur comme M. Jef Denijn (1862), un chanteur comme Ernest Van Dijk (1861-1923), des associations de musique de chambre comme le Quatuor Zimmer ou le Quatuor *Pro Arte* suffisent, par le seul énoncé de leurs noms, à marquer l'étiage de cet art d'interprétation dont une renommée mondiale a consacré le prestige.

Bien que la Belgique ait été, jusque dans ces dernières années, un pays d'autodidactes en matière d'histoire musicale, elle n'a jamais manqué, depuis 1830, d'esprits distingués qui se sont livrés avec succès à l'étude de cette science et dont les travaux ont trouvé, à l'étranger, l'accueil favorable qu'ils méritaient. Après ces deux illustrations qu'ont été Fétis et Gevaert, il convient de citer Léon de Burbure (1812-1889), Edouard Grégoir (1822-1890), Edmond VanderStraeten (1822-1895), auteur de la *Musique aux Pays-Bas*, Victor Mahillon (1841-1924), fondateur de l'incomparable Musée instrumental du Conservatoire de Bruxelles; Alphonse Goovaerts (1847-1922), Florimond Van Duyse (1843-1910), patient encyclopédiste de la chanson populaire flamande, Maurice Kufferath (1852-1919) exégète raffiné de Wagner; plus près de nous, les Malinois G. Van Doorslaer (1864) et R. Van Aerde (1876); M. Alf. Wotquenne (1867); MM. Paul Bergmans (1868), E. Closson (1870), Cl. Charlier, G. Knosp (1879), le chanoine Van Nuffel (1883), les bénédictins dom Kreps (1886) et dom Rombaut van Doren; MM. Fr. Van der Mueren (1890), André-M. Pols, l'abbé Lenaerts, Roger Bragard, Stephan de Jonghe, etc. A l'heure qu'il est, la musicologie est enseignée dans les quatre Universités de Belgique; des thèses musicologiques y ont déjà été présentées ou sont en voie de l'être, en sorte qu'à la phase de l'autodidactie pure va bientôt succéder celle de l'enseignement systématique, complété par des exercices de séminaire.

Quelques mots, pour finir, du folklore musical, qui a trouvé en M. Ernest Closson un commentateur idéal, dont l'instinct sûr s'approprié de façon si parfaite aux exigences de la matière. Grâce à Van Duyse et à ses prédécesseurs, les trésors de la chanson populaire flamande ont pu être recueillis en très grand nombre. Malgré les réserves que l'on peut faire au sujet de l'origine folklorique d'une assez grande quantité de lieder du XV^e et du XVI^e siècle, il y a là un ensemble des plus imposants, qui témoigne d'une rare originalité dans l'art de créer des mélodies ou d'adapter des textes nouveaux à des mélodies préexistantes, celles-ci fussent-elles de provenance étrangère. Le répertoire de la chanson populaire wallonne est loin d'être aussi nombreux que celui de la flamande. On s'y est pris trop tard pour recueillir, de la bouche

des vieilles gens, ce que la tradition orale avait pu en conserver. D'une façon générale, la chanson wallonne apparaît, musicalement, comme une dépendance de la française; néanmoins, on y rencontre fréquemment, de même que dans la chanson flamande, des formes d'adaptation d'un caractère local extrêmement typique, comme ces savoureux *crâmnigons* liégeois, émanation directe de l'esprit du terroir. (1)

CHARLES VAN DEN BORREN,
Secrétaire général
de l'Institut des Hautes Études de Bruxelles.

Le loup et l'agneau et saint François d'Assise

François d'Assise marchait sur les chemins d'Ombrie. La terre rouge, au soleil, encensait d'une vapeur rose les oliviers noueux et la guirlande des vignes. A l'horizon, les Apennins se confondaient avec le ciel. Les passereaux se disaient, d'une branche à l'autre : « Voici venir notre doux ami, l'ami des bêtes innocentes ! » Et les cigales, dans les champs. Et les poissons de la rivière, sous l'yeuse. François marchait, le bon Jongleur de Dieu, en chantant sa sceur l'Eau qui est chaste, son frère le Soleil qui est brillant et pur, et le cantique de toutes les créatures. Derrière lui, trotinant dans la poussière, le loup de Gubbio, la langue basse, ses oreilles courtes rabattues par la fatigue, le suivait comme un chien.

L'histoire de messire Loup était une bien belle histoire. Cruel, vindicatif, ravageur de troupeaux, le loup de Gubbio inspirait une crainte pleine de tremblement aux pasteurs de la plaine ombrienne. Il avait dévoré mainte brebis pleine, privé plus d'une bergerie de son guide le bélier cornu. L'on racontait même qu'un jour de famine, il avait attaqué, au détour d'un sentier, la vieille Nona di Egidio, du *paesetto* de Collina. Mais le Poverello était venu dans la région. Il prêchait la loi d'amour, un Dieu de toute mansuétude; et il envoyait ses frères, deux par deux, dire aux bonnes gens de l'Ombrie et d'ailleurs la joie d'une piété attendrie et sereine, en robe de bure. On lui avait parlé des carnages du monstre. François, seul avec Dieu, s'était avancé vers l'inquiétant repaire. Déjà le loup accourait, tous ses crocs dehors, une bave au coin de sa gueule rabique. Mais il avait suffi d'un grand signe de croix pour qu'il fût apaisé. Depuis lors, messire Loup — devenu mon frère Loup — accompagnait l'humble Poverello dans son pèlerinage. Et c'était grand sujet d'édification.

François marcha toute la matinée. Le soleil était au plus haut. Il faisait une chaleur de feu. Vers l'heure de midi, le serviteur de Dieu s'arrêta au bord d'une source. Il prit dans son bissac des châtignes cuites sous la cendre, amères et toutes refroidies. Ayant puisé de l'eau au creux de sa main où se voyaient les stigmates de la Passion du Christ, il mangea et but, rendit grâces. Puis, la tête sur le sol dur, il s'endormit comme un enfant. Cependant messire Loup broutait l'herbe du pré. Car, depuis le miracle de Gubbio, il n'avait plus mangé la chair des animaux, créatures de Dieu.

Dans le pré qui penchait vers un champ de pommes d'or, une brebis et ses deux agneaux étaient en pâture. Le petit berger qui les menait s'était écarté à la poursuite d'une sauterelle. Un des agneaux quitta sa mère et vint rôder près de la source. Messire Loup avait reniflé la chair fraîche. Il releva la tête. François dormait toujours...

(1) Nous devons à la grande obligeance de M. Maurice Wilmette la primeur de ce chapitre, qui paraîtra prochainement dans l'*Encyclopédie belge*.

Alors, il se passa une chose épouvantable. Le loup promena deux fois sur ses babines retroussées une langue rêche. D'un bond, il fut sur le petit agneau. Croc! un coup de dent, qui brisa la nuque tendre... Cric! cric! cric! cric! Quatre coups de griffes, qui labourent, sous la toison, la poitrine tiède... Et pendant que dormait, en souriant aux anges, saint François d'Assise, le loup de Gubbio, retourné à son vomissement, tel le chien de l'Écriture, déchira sans remords l'agnelet imprudent. Puis il le mangea.

François se réveilla. Couché en rond, le ventre lourd, messire Loup feignait de dormir. Mais le saint n'eut pas un regard pour son compagnon. Il mit le bissac sur l'épaule, et reprit sa route. Le loup se leva pour le suivre.

Ils marchèrent ainsi jusqu'au soir, vers la montagne. Le chemin devenait abrupt. Ce n'était plus qu'un sentier serpentant, une piste muletière où les cailloux coupants blessaient les pieds, les pattes aussi. François allait d'un pas égal, le pas des montagnards, allongé et sans hâte. La première étoile s'alluma dans le ciel. Alourdi par son festin coupable, messire Loup se sentait les jarrets mous, l'échine rompue.

La nuit tombait quand le Jongleur de Dieu s'arrêta sous un rocher noir. Une grotte s'ouvrait dans la paroi, à front de sentier. L'homme entra, fit entrer la bête. Une moiteur glacée saisit le loup jusqu'aux moelles. Dans un coin de la grotte, une chaîne rouillée traînait. François la tourna trois fois autour du cou de son misérable compagnon. Puis il en fixa l'extrémité libre à son bâton de pèlerin qu'il avait planté dans le sol argileux. Alors il se mit à genoux et prononça : « Seigneur, soyez béni! Pour mes péchés et pour les péchés de toutes les créatures, je commence, à partir de cette nuit, dans cette caverne du Subiaco où j'ai habité autrefois, un jeûne de neuf jours. Mon frère Loup, en expiation de ses crimes de carnage, veut bien faire ce jeûne avec votre serviteur ». Et il resta ainsi, toute la nuit, abîmé dans ses oraisons.

...Toute la nuit, et le jour qui suivit. Et la nuit du premier jour. Et le deuxième jour tout entier. Et des nuits et des jours, jusqu'au neuvième jour... Messire Loup, les flancs creusés, s'efflanquait chaque matin davantage. Ses babines étaient comme de l'écorce. Mais il demeurait sous le pouvoir du saint, et il se souvenait avec honte de l'agneau dévoré.

Le matin du dixième jour, un soleil très rayonnant se leva sur l'Ombrie. Dès l'aube, François était sorti de la caverne. Les Apennins étaient roses, gris et bleus. Pris par la beauté du spectacle, le Jongleur de Dieu composa, d'un trait, son « Cantique au Soleil ». Puis il détacha le loup maigre et lui dit : « Tu respecteras les agneaux et la tendresse maternelle de mes sœurs très douces les brebis ». Le coupable baissait la tête. On assure, dans le pays, que messire Loup pleura.

François et son compagnon descendaient de la montagne. Les troupeaux bondissaient par les champs. Le brouillard du matin, sur l'Ombrie qui s'éveille, était comme une bénédiction.

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

VIENT DE PARAÎTRE

Chez Denoël et Steele

MARIE BONAPARTE : *Égard Poe* (2 volumes)

La princesse Marie Bonaparte est, au témoignage de Freud lui-même, la personne qui, en France, a le mieux compris et exposé les théories psychanalytiques. L'ouvrage qu'elle vient de publier n'a pas pour seul mérite de montrer comment la psychanalyse peut expliquer l'aventure humaine et littéraire du grand écrivain américain. Rien ne serait vrai des doctrines freudiennes que les deux présents volumes n'en constitueraient pas moins le meilleur commentaire qui ait paru en français sur l'œuvre géniale d'Égard Poe.

O. E.

FÈS mystérieuse et sainte⁽¹⁾

Il n'y a pas un écriteau : il faut savoir par cœur, ou se perdre. Il n'y a point de centre, ni place ni édifice pour se repérer. Aucune voiture ne peut entrer. Personne ne renseigne. Tous les coins et recoins sont infiniment variés, mais apparemment semblables. Nul plan. Les plus vieux quartiers des plus vieilles cités européennes sont clairs et ordonnés auprès de ce dédale aussi compliqué, aussi capricieux que l'arabesque elle-même. C'est l'aventure, le risque, et la marche sans savoir vers où, à travers le fondouk El Jehoudi et cet El Belida qui ne sont que des noms ne nous désignant aucune réalité. On longe des murs lépreux, on pénètre dans des souterrains étayés par des poutres vermoulues. Tout est noir, fauve et gris : au-dessus des façades mornes l'azur coule comme un sirop bleu, disparaît, reparait. On est dans un préau de prison, dans une cave, dans le chemin de ronde d'une forteresse, dans une galerie de mine. Parfois, derrière un mur, on entend jaser de l'eau vive, mais on ne la voit pas, elle ne se décèle que par une humidité tiède et un vol visqueux sur lequel les babouches et les pieds nus glissent sans bruit. Les gens sont pressés et taciturnes. Ils surgissent de toutes parts, de voûtes ténébreuses, d'impasses sordides, de ruelles zigzagantes qui montent ou descendent et mènent on ne sait où. On pourrait errer durant des mois dans cette redoutable accumulation de Fès El Bali, de la vieille Fès primitive, sans rien comprendre, sans pouvoir s'orienter. Il faut, pour y réussir, être né termite dans cette termitière où vraiment les hommes semblent des larves blanchâtres. Il n'y a ici ni la blandice de Rabat, ni la langueur de Marrakech. Partout, sur les faces et sur les pierres, quelque chose de sévère, de fanatique et d'implacable : et partout le secret, un quadruple sceau sur les pensées et les maisons. Il se peut que derrière la muraille qu'on longe il y ait des jardins, des patios avec des faïences fleuries, des jets d'eau, des colonnettes exquises, d'ombreuses et fraîches retraites ouatées de tapis et de coussins, voilées de soies, brillantes de cuivres, ciselées, embaumées par des cassolettes. On ne le saura pas. On ne saura rien, jamais rien. Tout se rétracte à l'approche de l'étranger impur, tout est défensivement muré. A quoi bon essayer de visiter méthodiquement? Si l'on consulte, on est encore plus égaré. Il vaut mieux se faire soi-même termite, forer son trou dans cette ville inextricable, s'y effacer, s'y laisser mener par le hasard, y oublier tout dessein, s'arrêter devant la merveille qui surgit, renoncer à tout plan, à tout ordre. C'est pourquoi je ne dirai jamais, ne l'ayant pas su, comment je suis arrivé à tel ou tel lieu, tantôt devisant avec Marcel Vicaire, chef du service des arts indigènes et le plus sagace et le plus obligeant des guides, tantôt me risquant seul dans l'imprévisible et l'inattendu. Fès ne se décrit pas, elle ne peut se présenter que par tableaux non coordonnés. Le recul est impossible. Le principe de la présentation des édifices devant un vaste espace est inconnu au Maghreb : c'est toujours dans une gangue de baraquements, de torchis, de plâtras qu'une œuvre sacrée ou pathétique est encluse. Le joyau est toujours dans la fange, et la surprise n'est que plus émouvante.

C'est ainsi que je me trouve brusquement devant le groupe admirable que forment, autour de la mosquée Karouïne, les medersas Attarine, Cherratine et Mesbahia. Le Souk Attarine m'y a conduit. Auprès de lui, la Souïka de Rabat ou les souks

(1) Pages extraites d'un volume qui paraîtra bientôt chez Grasset, à Paris, sous le titre : *Les Couleurs du Maroc*.

marrakchis, que je jugeais si animés, sont de paisibles rues de province. La foule des Fasis dépasse toute description : elle est torrentielle. On dirait que les cent mille habitants se sont tous portés dans une seule rue : et pourtant dans chaque rue la densité humaine est aussi lourde. Un mascaret de djellabas déferle incessamment contre les échoppes multicolores où l'on vend le henné, les pains de sucre, tous les aromates imaginables, et les chapelets de grosses bougies enluménées qui brûlent, comme nos cierges, dans les mosquées. Mais ce n'est rien auprès de la grande Kisaria, qui est une ville dans la ville, et dont le caprice d'un djinn a seul pu imaginer le plan fantasque. L'enchevêtrement inouï de petites rues entre-croisées, toutes pavoisées de pièces de cotonnade, de soieries, scintillantes de bijoux d'or et d'argent, embaumées par les effluves enivrants du cuir, du cèdre et du santal. Les plus luxueux, les plus savamment composés de nos étalages de grands magasins, aux jours d'exposition, sont pauvres de couleur auprès de cette symphonie chromatique qui ne laisse visible, d'une rue, que son pavé, et qui la vêt de rose, de turquoise, de saphir, d'émeraude, de jaune, d'argent, sous le coup de cymbale d'or du soleil. La composition d'une telle féerie est un chef-d'œuvre inconscient. Dans ce peuple auquel l'idée de l'art, telle que nous la concevons, est inconnue, un goût inné, exalté par l'ardeur secrète d'un sang voluptueux et terrible, le goût de ce qui chatoie et de ce qui luit inspire tout ; et ce goût ne commet jamais une faute. Il n'est point un seul de ces boutiquiers, qui pour composer l'attrait de son échoppe, n'ait le tact d'un grand peintre dans le choix des complémentaires, dans une brillante magie où rien n'est discord ou criard, où l'intensité des tons les plus profonds ou les plus agressifs se résout toujours en harmonie. Sans fatigue des yeux, on est ici plongé dans l'ardent délire de la couleur comme dans le bain de sonorités d'un orchestre, on entend un langage optique qui finit par colorer l'âme elle-même jusqu'à saturation, la faire chavirer dans un vertige bienheureux. Evoquer, à ce moment-là, nos foules du métro, nos faubourgs et leurs sorties d'atelier, c'est songer à de la boue, à de la poix, à toutes les nuances de la saleté et de la tristesse, et se demander avec épouvante comment on pourra les supporter au retour, puisqu'il faudra bien revenir!

* * *

Il vient pourtant, l'instant où l'on n'en peut plus de splendeur et de bruits ; et il suffit que je pousse un vantail pour trouver un poème de silence. Je suis dans le vestibule de la Medersa Mesbahia. Est-ce la plus belle de Fès ? Je ne sais. Mais depuis Grenade, je n'avais point éprouvé une impression comparable. Encore celle-ci est-elle bien plus parfaite, parce que les hommes collaborent à la beauté de l'édifice. Dans les cours de l'Alhambra de Grenade, je souffrais de voir des touristes à molletières et à kodaks. Ici, je trouve des êtres dont les visages et les costumes s'allient à l'âme du décor mérinide. Soixante cellules, dans les trois étages de cette medersa, sont réservées à des étudiants. L'un d'eux est debout, pensif, auprès du bassin central. Il est drapé comme un antique, dans de la laine très blanche. Il est tellement beau que le respect nous saisit. La finesse de ce masque allongé et doré, la pure sinuosité de ces lèvres carminées qu'entourent des moustaches et une barbe légère, la fierté de ce nez aquilin dont les narines frémissent, la rêveuse gravité de ces yeux longs dont les noires prunelles brillent entre les roseaux des cils, la forme sans défaut des mains et des pieds nus, la noblesse et la souplesse de la stature, tout est admirable chez ce prince mélancolique qui n'est qu'un pauvre tolba nourri, comme les autres, par les revenus des biens habous, et dont la pensée se limite aux arguties de la grammaire, de la théologie, du droit musulman, à l'approfondissement austère et spécieux de la parole coranique. Nous le regardons avec la

même ferveur qui nous exaltait devant un marbre éginète ou un bronze du Musée de Naples. Il ne nous voit même pas. Ils nous ignorent aussi, les deux hommes qui font passiblement leurs ablutions au bord de la vasque. D'autres, dans la pénombre des arceaux où nous ne pouvons pénétrer, sont agenouillés sur leurs petits tapis de prière, et abîmés dans une humilité si profonde, dans une vénération d'Allah si exclusive, si sourde à tout ce qui n'est point l'appel divin, que jamais le mystère de nos cathédrales ne nous a révélé, dans la forêt des piliers et la magie crépusculaire des vitraux, de contrition mieux exprimée par l'affaissement pathétique de tout l'être. Les béguines flamandes avec leurs bras étendus, les vieilles castillanes de Tolède et d'Avila, les franciscains de Saint-Damien d'Assise ne nous ont jamais imposé leur majesté suppliante mieux que ces extatiques du Maghreb pétrifiés dans leur ascétique oraison.

La cour, où volètent les pigeons, est de marbre blanc, et les étages sont de bois de cèdre. Plus encore que le travail prestigieux de ses sculptures, de ses milliers de stalactites, de ses géométries indéfiniment propagées, m'attire la tonalité indicible de ce bois millénaire qui, de brun, est devenu presque grisâtre, comme s'il sortait du fond de la mer, comme si du sel s'y était incrusté ! Dans les proportions parfaites du quadrilatère, au milieu duquel le miroir d'eau reflète un fragment du saphir céleste, une musique est incluse, aussi noble que celle de nos cloîtres. Les deux ogives jumelées de la porte retombent sur une colonnette frêle, comme un distique sur sa rime : et l'art gothique n'a rien imaginé de plus délicat. A quelques pas de là, la porte de bronze ciselé de la medersa Attarine n'offre pas moins de beautés, avec les auvents ouvragés, les colonnes jaillies des angles de la cour, et ce même contraste entre le bois brun et les parois blanches, d'un accord si juste. Je m'y console de ne pouvoir entrer dans la grande Karouïne autour de laquelle je tourne vainement, en curieux et méprisable roumi, et dont partout l'amas des bicoques défend l'accès. Pourtant, par une porte entrebaillée, je réussis à deviner une partie de la vaste construction poursuivie pendant des siècles par l'orgueil almoravide, mérinide et saadien. C'est la célèbre université de Fès, reine spirituelle du Maghreb : vingt mille hommes peuvent tenir dans ses seize nefs. J'aperçois de profil un kiosque à colonnettes pareil à ceux de la cour des lions de Grenade, des portes de cuivre martelé, des lampes dignes d'Aladin, chef-d'œuvre des artisans fasis, des auvents aux tuiles d'un vert prasin adorable : puis la vision s'évanouit, et je me retrouve dans la foule laineuse qui m'entraîne jusqu'au vieux fondouk des marchands venus de Tétouan, et dans les impasses environnantes, si étroites et bordées de logis si hauts que j'évoque les quartiers romains de Suburre. Ils devaient être ainsi, l'amoncellement des pierres devient étouffant, et c'est avec joie que j'atteins, pour respirer et retrouver un peu de ciel, le pont cambré de Beïn el Moudoun, surplombant l'Oued Fès. Mais par là il y a des abattoirs, et plus loin, en contrebas, des teintureriers nauséabondes, des cuves de boue blanchâtre où des êtres demi-nus, pareil à ceux que j'ai vus à Marrakech, plongent des peaux, pilent des écorces, se bariolent de sang d'orange. Grande impression de vétusté, de saleté, de tristesse, que je n'ai jamais connue à Rabat ni même à Marrakech, où les tares elles-mêmes ont leurs charmes : ici, quelque chose de sauvage, de résigné, de lainéant et de morne, contrastant avec des splendeurs architecturales, et avec cette féerie des souks dépassant tout ce que j'avais vu. Vraiment, à Fès je me sens plus loin de mon pays, de ma race, de ma religion, que bien plus au sud, dans le cœur de l'Atlas. L'islamisme, ici, m'étreint, d'une étreinte mystérieuse, presque menaçante, jamais je ne me suis senti plus intrus. Quand les Fasis ne sont pas de gros bourgeois placides et rusés, ce sont des gens, me semble-t-il, plus sombres que partout ailleurs, dans une ambiance de fanatisme.

Et j'atteins, sur une légère éminence au delà du pont, la mosquée des Andaloux, à travers le vieux quartier El Kaddane. C'est encore une très belle chose, interdite, entrevue pourtant, cette mosquée que Moulay Idriss permit de bâtir en faveur des musulmans expulsés d'Espagne. Ce fut Meryem, fille d'un Tunisien opulent, qui paya de ses deniers l'édifice primitif, tandis que sa sœur Fatma, orpheline comme elle, faisait bâtir sur l'autre rive de l'oued la mosquée Karaouïne pour les gens de Kairouan. Il y avait une sorte de rivalité dans la piété entre ces fidèles réfugiés d'Espagne et de Tunisie. Je ne puis qu'admirer la puissante et somptueuse porte que les Almohades firent ajouter plus tard, et qui compense la médiocrité du minaret. Je ne m'attarde point d'ailleurs, tant je suis bousculé par la multitude des petits ânes pliant sous des charges boursoufflées dans ces ruelles étroites où se tient un marché, et où des contours amassent la foule. C'est à peine si je puis jeter un regard sur la medersa Sahrij, qui est belle et terriblement délabrée, et je me laisse porter par le flot humain vers Bab Fetouh. Il y a là un admirable paysage vert et blanc sur lequel se découpent les silhouettes des remparts rougeâtres, et un vaste cimetière s'étend après des buttes d'immondices. Ici finit la ville, dans des terrains vagues, avec des campements de tirailleurs sénégalais et toute une agglomération de nonalàs bédouïnes, une invraisemblable chiffonnerie. Mais j'atteins le quartier des potiers. C'est une corporation qui fut jadis une des gloires du Maghreb : elle est un peu déclinée, mais reste encore très noble, avec la fierté de ses traditions et de ses privilèges. Elle a pour patron Sidi Mimoum, qui était un saint homme et un savant grammairien s'étant fait potier pour vivre, et on raconte des miracles qui font un peu songer à notre saint Eloi et à notre saint Nicolas tout ensemble. Le métier, ici, s'apprend très sérieusement. La merveilleuse céramique médiévale aux reflets métalliques semble avoir disparu : à Fès, on s'en tient au décor bleu et blanc, moins floral, plus géométrique, mais toujours bellement stylisé et exécuté. Les ateliers sont bien simples ; une aire plane où sèchent les céramiques, quelques auvents abritant des fours primitifs où des créants engouffrent des brassées de fougères sèches et de palmiers-nains, des amas de poteries à tourner, de carreaux à mouler, des tours que le pied met en marche tandis que la main modèle la pâte. Cela n'a jamais dû changer depuis l'antiquité. Je vois travailler de jeunes fasis silencieux, courbés sur les faiences qu'ils enluminent, et j'admire la sûreté de leur doigté, l'élégance et la parfaite appropriation de leurs gestes. C'est à peine si l'un d'eux lève un instant sur moi ses yeux veloutés et tristes ; il se replonge aussitôt dans sa besogne, et je le regarde longtemps faire naître le labyrinthe des lignes décoratives qu'il entre-croise à l'infini, sans mesure et sans modèle. N'ai-je pas vu ailleurs, près de la fontaine Nejjarine, des adolescents tremper le bout du doigt dans du goudron et tracer ainsi, sur de planches poteries, au jugé, une ravissante décoration de pur style berbère, sans une hésitation ? L'adresse, le goût, le tact de cette race me confondent toujours.

* * *

Je vais en avoir de nouvelles preuves dans un tout autre quartier, auprès de la porte, neuve et assez banale, de Bou Jeloud ; à l'entrée du tumultueux souk de Tala, la medersa Bou Inania n'impose son luxe et sa grandeur. Suspendue aux murs fauves, une étrange machine retient un moment mon attention. C'est le fameux carillon du XIV^e siècle qu'avait construit un ouvrier venu de Tlemcen : treize gros timbres de bronze, alignés sous un joli décor mural de bois et de plâtre. Le mouvement d'horlogerie a disparu, qui devait agir sur treize poids frappant les timbres. Les poids sont restés introuvables, et nul ne sait comment fonctionnait ce carillon au-dessus duquel treize petites baies montrent encore quelques

traces d'organes de transmission. C'est une des énigmes et des curiosités de cette Fès si complexe au chaos de laquelle je m'habitue peu à peu. Bien entendu, il y a une légende, car au Maroc tout est légende. L'ouvrier passait pour un magicien. Mais il est survenu un autre magicien, juif celui-là, qui, par jalousie, haine religieuse et maléfice, a paralysé le mécanisme de la merveille. Je suis ici au milieu des étudiants, des tolbas, qui vont à la mosquée avec leurs petits tapis de prière sous le bras, entre les éventaires de marchands de figues, de tomates et de piments. La rue est plafonnée de roseaux croisés qui dessinent sur les passants d'amusants bariolages cubistes. Sur un mur, une plaque de marbre est encastree, et j'y lis avec émotion ces quelques lignes françaises : « En cette maison a résidé le maréchal Lyautey, premier résident général du Maroc, à son arrivée à Fès, du 24 mai au 2 juin 1912. C'est d'ici qu'il a dirigé la résistance contre l'irruption des tribus qui investirent la ville le lendemain même de son arrivée, l'assiégèrent, en forcèrent l'enceinte, y pénétrèrent jusqu'à cent mètres de cette maison. La ville fut dégagée le 1^{er} juin 1912 par l'action vigoureuse du colonel Gouraud. » Et tout le drame est évoqué par ces phrases laconiques. Après le coup d'Agadir en juillet 1911, et de dures négociations, l'accord a été fait avec le Makhzen pour l'établissement d'un protectorat français, en mars 1912. Peu de jours après, les soldats du tabor se révoltent, saccagent Fès pendant trois journées, massacrent soixante-huit Européens, nous tuent ou blessent trois cents soldats. Le 28 avril, Lyautey est nommé résident. Le 24 mai, il arrive dans la ville. Il y trouve un sultan, Moulay Hafid, impuissant à se faire obéir et probablement traître à ses alliés. Des milliers de Berbères descendent des montagnes pour anéantir à la fois les Français et les troupes chérifiennes. Ils sont vingt mille ou plus, et une population fanatisée, qui croit perdue notre faible garnison, est prête à se joindre à eux. Moulay Hafid, qui nous a appelés au secours, attend de se ranger du côté du plus fort. Il y a quatre jours de combats pied à pied dans ces défilés de rues où tout devint coupe-gorge et guet-apens. Mais nos soldats sont ce qu'ils sont, et Lyautey dirige tout. Dans cette maison où il sera peut-être tué le lendemain, aux instants de répit, au bruit de la fusillade, il demande à son officier d'ordonnance, le lieutenant-poète Alfred Droin, de réciter de beaux vers. Enfin, au dehors, le canon de Gouraud triomphe, et la cohue berbère, en déroute, s'enfuit vers les monts d'où elle était venue à la curée. De ce soir épique du 2 juin 1912 le Maroc commençait d'être à nous et l'œuvre grandiose de vingt années devenait possible. Voilà ce que me dit cette plaque de marbre devant laquelle les statues vivantes passent indifférentes en balançant les plis de leurs djellabas.

Et de là j'entre dans la medersa que fit construire Abou Inane. Il l'édifia somptueusement, au milieu du XIV^e siècle, et quand on lui présenta les comptes, qui s'élevaient à des sommes énormes, il les écarta dédaigneusement, en déclarant que ce qui est beau n'est jamais cher, quel que soit le prix, et qu'une œuvre qui plaît à l'homme ne se peut trop payer. Cette superbe a été le fait de tous les grands souverains marocains, dès qu'il s'agissait d'honorer la religion. Ils ont accumulé dans les medersas et les mosquées toutes les merveilles et toutes les formes du luxe. Ici l'art mérinide offre sa suprême fleur, et, comme toujours, au milieu des demeures misérables que seul notre goût pictural rehausse des prestiges de la couleur, et qui sont en réalité la gangue grossière du chef-d'œuvre. Il n'y a rien de plus beau, et peut-être d'aussi beau, à Cordoue et à Grenade, que cet escalier rehaussé d'onyx et de faience polychrome, ces frises scripturales et florales, cette coupole pyramidale où s'enchevêtrent d'innombrables stalactites, conduisant à la cour de marbre blanc et rose, qu'une dérivation de l'Oued isole de la salle de prière. Deux ponceaux de mosaïque franchissent cette eau tumultueuse. Il m'est interdit d'aller plus loin. Mais j'entrevois

les grands arcs de cèdre qui forment la puissante membrure de la nef musulmane, et le mihrab, et les chapiteaux, et tout cela est de pure beauté, comme le vénérable mihrab, l'antique chaire de prédication, si délabrée qu'on en fait une copie, et dont le travail est aussi parfaitement admirable que celui des plus illustres œuvres gothiques ou byzantines. Je reste troublé par le mystère des influences mêlées, de ces migrations de traditions à travers l'Afrique et l'Espagne, aboutissant à un art de géométrie musicalisée qui ne ressemble qu'à lui-même, et qui a été exécuté par de patients et subtils « artisans de main » dont le machinisme achevé de détruire la race chez vous. Ces Berlères silencieux, devrions-nous donc un jour venir leur redemander des enseignements quand tous nos ouvriers auront cédé la place aux machines-outils? Mais n'auront-ils pas disparu eux-mêmes, tués par la funeste invasion de la camelote internationale?

* * *

Un autre jour, je flâne durant toute une matinée aux abords de la place Nejjarine, qui est le joyau fasi. Il y a là une fontaine célèbre qui est une sorte de symphonie de cèdre, de mosaïque, de plâtre ciselé, de tuiles vert-jade et d'eau vive, de la plus capricieuse et de la plus délicieuse invention. Elle se présente à l'entrée du plus beau fondouk que j'aie encore vu au Maroc; une façade imposante, surchargée d'ornements, ouvrant, entre deux tours carrées, un porche au plafond sculpté et peint. L'intérieur superpose des rangées de galeries en bois ouvragé; je ne sais pourquoi elles me font penser aux églises basques. On entrepose là des produits de toutes sortes, sagement répartis par des personnages bariolés dont les silhouettes m'amuse tant que me réjouit l'odeur composite du lieu, l'odeur africaine, aromatique, tout ensemble amère et sucrée, émanant du sol, des êtres, des choses avec une insistante douceur. La bonhomie, les gestes comiques, les fâcheries brusques de ce ballet qu'est une foule arabe me donnent l'illusion d'être un peu moins étranger, de participer à la vie de cette cité qui m'est devenue plus familière, bien que les dédales m'en paraissent toujours inextricables. Je ne me lasse point de ma badauderie dans les souks. Celui qui m'accueille à l'angle de la place — quel tableau pour un Dehodencq ou un Decamps! — est couvert d'un quadrillage de roseaux où s'enlacent les branchages d'un pied de vigne d'une dimension fantastique, semblant gagner toute la rue, réservée aux menuisiers; et je vois des enfants vêtus de rose assis parmi des amas de copeaux de cèdre, dorés comme des cheveux de princesse de légendes — une harmonie à devenir fou de joie. Au bout de ce souk Nejjarine il y a un amoncellement étincelant de cuivres, de porcelaines, de verres colorés, qui se prolonge jusqu'au mur redouté et interdit de la zazuia de Moulay Idris.

C'est le Saint des Saints du Maroc, le tombeau du fondateur de Fès, le fils de celui qui dort dans le sanctuaire du Zerhoum. Et, bien entendu, il est encore plus défendu, plus mystérieux que toutes les mosquées. Poser le pied sur son seuil serait un sacrilège, avec les pires conséquences; et il convient même de ne point s'approcher trop, et de ne point stationner. C'est à peine si une grille permet de risquer un regard en se mêlant à la foule de pèlerins plus ou moins loqueteux qui viennent là recueillir un peu de la « baraka » du saint national, c'est-à-dire des effluves de bénédiction qu'il doit continuer d'émettre comme des ondes magnétiques. Je ne puis apercevoir que des lampadaires immenses, suspendus et chatoyants dans une ombre somptueuse, une liqueur d'ambre et d'or comme celle dont Rembrandt a trouvé et gardé le secret. Mais il m'est permis d'approcher le mur de la façade extérieure, au fond d'une sorte de corridor. C'est une merveille de boiseries et de stucs ciselés, un délicieux chef-d'œuvre de l'art

hispano-mauresque, que ce mur au long duquel méditent des hommes accroupis et passent des femmes impénétrablement voilées, qui parfois baisent la surface si précieusement sculptée. Ces êtres font penser aux juifs qui, à Jérusalem, pleurent devant le Mur des Lamentations. Mais ici ce n'est que recueillement et douceur. Un tronc s'ouvre. Chaque année, le maréchal ne manquait pas de venir, avec une brillante escorte, y jeter vingt-cinq louis d'or, pièce par pièce. Les imams lui ont offert de lever pour lui le « horm », l'interdiction sacrée, de le laisser entrer; mais il a eu le tact de ne point créer de précédent dangereux, et il s'est borné à son offrande annuelle, qui a si fort ému le cœur des musulmans. Les dons sont répartis entre les familles d'origine idrisside qui vivent encore à Meknès et à Fès, et celles qui descendent d'un Saint du XII^e siècle, enseveli à Tetuan. De là, je vais lentement vers le quartier Kettanine en regardant les quincailleries des marchands de gâteaux et de fruits secs, de cierges peints, de cuivres battus, de nattes, de volailles, de ceintures brodées, pyramides au sommet desquelles sont juchés des vendeurs calmes comme des bouddhas, mais avides et fertiles en ruses. La badauderie est ici une fine volupté, et elle est encouragée par l'accueil le plus agréable. Nul ne s'étonne ni ne m'interroge si j'encre sous une voûte où des menuisiers travaillent dans la bonne odeur du bois, où des savetiers ornent des babouches, où des ferronniers courbent et découpent fantaisistement le métal. Chacun est absorbé dans sa besogne et ne relève point la tête. On est ici au cœur même des métiers, faits avec amour par des êtres que domine l'esprit corporatif, et pour lesquels la haineuse question sociale n'existe pas, le communisme religieux et l'absence de besoins leur laissant l'âme libre.

* * *

Au cœur de Fès El Bali, en plein labyrinthe de ruelles, par une chaleur lourde, nous avons soudain le sentiment d'un accroissement de densité de la foule: et nous ne sommes plus capables de résister à la pression, bien que nous ayons déjà l'habitude de nous faufiler dans les cohues marocaines. Un déferlement humain nous emporte sans savoir où, et les clameurs assourdissantes se compliquent du bruit aigu et sauvage des trompettes sur la basse du frappeur obstiné des tambours. A un détour, en face d'un arceau ténébreux, nous sommes immobilisés dans les rangs des curieux, refoulés contre les éventaires. L'arceau vomit dans le soleil une multitude psalmodiant un chant de quatre notes et brandissant des cierges peints. Ce sont d'abord des enfants aux faces dilatées de joie, la bouche ouverte pour un interminable cri prolongé par les femmes devinées derrière les judas grillés des masures. Puis, surviennent sur des mulets d'in vraisemblables sonneurs de trompes. Ruisselants de sueur, avec leurs joues gonflées et leurs yeux prêts à sortir des orbites, ils nous rappellent les tritons joufflus, truculents et puissamment grotesques des fontaines du Bernin; jusqu'à se briser le larynx, ils émettent une sorte de barrissement qui affole toute la procession. Alors apparaissent quatre taureaux festonnés de feuillages, sur lesquels sont juchés des gamins. Ces animaux ont l'air encore plus hébétés que féroces. D'ailleurs ils ne pourraient bouger, la rue n'a pas quatre mètres de largeur entre les boutiques et elle est littéralement bourrée d'êtres humains. Bêtes et gens ne peuvent avancer qu'en glissant les uns contre les autres. Chaque pas nécessite le contournement compliqué d'un méandre, on ne voit que les têtes: tout le reste n'est que paquets de linge où les corps et les membres sont indiscernables. Nous ne touchons presque plus terre, et, vacillants, mais maintenus debout par la pression laineuse, nous sommes portés derrière ces taureaux. Nous sommes les seuls Européens dans le dédale, avec un ami. Il nous explique qu'en ce jour de fête de la corporation des bouchers, on mène des animaux devant une

mosquée prochaine, et qu'on les égorgera tous quatre sur le pavé. L'idée de ces flots de sang nous répugne. A grand effort, nous réusissons à nous jeter dans le couloir d'une maison, et nous en gravissons l'escalier délabré jusqu'à une terrasse. De là nous dominons une partie de la vieille Fès, un fantastique entassement de cubes blancs et gris que le soleil embrase, et sur les terrasses voisines de nombreuses femmes voilées de bleu, de vert, de rose, parées de tous leurs bijoux, jacassant et criant, sont posées comme de bizarres oiseaux. Notre présence ne les émeut pas, leur curiosité est la plus forte, et c'est à peine si nous surprenons çà et là des yeux noirs, malveillants ou ironiques. Comme nous, ces femmes se penchent sur la rue montueuse où serpente lentement le cortège. Mais parfois cette rue est convertie en clayonnage de roseaux et nous ne voyons plus rien. Nous entendons seulement le bruit, un bruit d'une discordance atroce, d'une puissance bouleversante, qui blesse le tympan et donne le vertige. Les gens qui parlent prétentieusement de « dynamisme » à Paris devraient venir ici pour savoir vraiment ce que c'est. Un tir de barrage est seul comparable à ce hurlement continu, toujours plus aigu, exaspérant et stupéfiant tout ensemble, d'une foule marocaine en délire de fête. Et ce chant de mort scandé, qui monte entre les pierres, nous fait frémir. Nous pensons aux plèbes de Ninive ou de Carthage. Nous sommes plus loin de tout que jamais, et avec un sentiment d'inquiétude que nous n'avons point encore éprouvé, même au seuil du Sahara, dans les Kasbas de l'Atlas...

Et, cependant, nous éprouvons le besoin de quitter notre observatoire, après le passage des taureaux, et de nous replonger dans ce peuple qui, aujourd'hui, nous paraît presque hostile. Et nous revoici dans l'étouffante chaleur, dans le vacarme, dans l'odeur de cèdre, de cuir et de suint, d'urine et de menthe, dont les fragrances nous prennent redoutablement à la gorge, et nous sommes roulés de nouveau dans le ressac jusqu'à une placette triangulaire devant une medersa surélevée de quelques marches. Nous les gravissons pour mieux observer par-dessus les crânes rasés, les fez, les turbans. Un groupe de femmes est massé là, et la blancheur de ses mousselines rappelle nos défilés de communiants. Mais les regards, seuls visibles, qui nous accueillent sont singulièrement chargés de défiance farouche. Et parce que ma femme a souri à un gentil enfant qui la frôle, à l'instant un murmure gronde sous les haïks, et, par crainte du mauvais œil de la roumie, l'enfant disparaît sous les voiles flottants. Je me souviens alors qu'hier, en longeant une ruelle éventrée par des travaux de voirie et longeant le mur en avançant difficilement sur le remblai de terre rejetée, j'ai croisé une femme, et, comme elle allait glisser dans l'excavation boueuse, instinctivement j'ai voulu la saisir par le bras. C'est à peine si j'ai effleuré celui-ci sous le lainage. La créature que je voulais aider s'est rejetée en arrière, comme devant un reptile, et l'éclair sombre de ses prunelles m'en a dit autant qu'un livre sur l'abîme de mépris et de haine religieuse qui, sous toutes les acceptations, restera toujours ouvert entre nos races. Il convient de ne plus bouger, de ne rien dire, de garder des visages impassibles tant que nous serons là, homme et surtout femme d'Europe, seuls, désignés de loin par nos faces pâles et nos costumes, au milieu de ces innombrables porteurs de courbes « koumias » aux fourreaux de cuivre ou d'argent. Leur attente, leur expression spéciale nous sont enfin expliquées. A l'occasion de la fête et du sacrifice, une confrérie d'Aïssaouas est venue à Fès, et elle présage ces cérémonies sanglantes par une procession préalable, qui va passer.

Bientôt, en effet, nous réentendons la musique enragée et nous revoyons, ballottés sur leurs mulets et soufflant dans leurs cornets à bouquin, les tritons suants et jouflus, barrissant infatigablement en entraînant toute une canaille multicolore qui braille et glapit ses éternelles quatre notes. Derrière eux débouche une foule nouvelle, haillonneuse et terrible, qui traverse les assistants sans s'y mêler et va droit devant elle avec une telle implacabilité qu'on

la croirait capable de renverser au besoin les murs. Ce sont des êtres amaigris, convulsifs, forcenés, hagards, faces de nuit où éclatent les blancs des sclérotiques et des dents carnassières, où zigzaguent des cicatrices violettes. De chacune de ces genies de monstres humains sort continuellement un cri rythmique, lugubre, scandé par les mains griffues. Et tout à coup ces hommes s'arrêtent, se rangent en cercle, et commencent de danser, ou plutôt de piétiner sur place comme des femmes sauvages battant du pied leur linge, ou des vigneronns foulant le raisin dans la cuve. Le mouvement, d'abord assez lent, se précipite, avec des ahans raclant les gorges et dilatant jusqu'à les briser les coffres thoraciques entrecousés dans les déchirures des loques. Les sorcières de Macbeth devaient danser ainsi. Nous finissons par avoir l'impression d'une sorte de cuisine infernale mijotée à grand fracas de casseroles dans cette rue sans bouts, sans ciel, où les êtres se joignent aux pierres pour nous étouffer. Et plus la danse s'exaspère, et plus s'approchent des nôtres les mufles humains, nous soufflant leur feu et leur fétilité. Le mieux est de soutenir, avec nos yeux clairs, calmes et froids, ces yeux où l'exécration sombre se contient encore : car nous sommes seuls, nous intrus et impurs, et pas un bras ne se lèverait pour nous défendre contre ces êtres ivres de cris, de tressantelements hystériques, de jeûne, de soif, déchiquetant avec leurs ongles et leurs dents toute proie qu'on leur jette, et non point seulement des bêtes vivantes. J'ai su, à Meknès, que l'an dernier ils ont dévoré un enfant qu'une Marocaine avait laissé tomber de sa terrasse sur leur passage, et certain meurtre d'une femme d'officier renversée, happée, dépecée vivante. Que nous faiblissions, et nous pouvons être perdus : glissant sous les pieds, nous ne nous relèverions jamais. Sans échanger un seul mot, nous l'avons compris. C'est pourquoi nous nous roidissons tout en rusant pour tenter de nous éloigner de ces démons, de burnous en djellaba : et il nous semble que la foule assistante est bien moins dominée par le fanatisme approuvateur que par l'effroi. Peu à peu nous nous rapprochons d'une coupure voûtée entre deux murailles. Nous nous y jetons brusquement, au hasard. Nous y trouvons quelques juifs recroquevillés, un silence relatif, et les bancs d'un petit café maure où nous nous laissons tomber, exténués, malades de chaleur, de tapage et de dégoût. Quelle ville farouche, au terrible tréfonds ! Et pourtant nous éprouvons la joie secrète d'avoir ici, une fois encore et plus que partout ailleurs, connu cette sensation grisante et dangereuse d'un monde totalement différent du nôtre, à moins de quatre jours de Paris, d'un monde figé dans son imperméabilité millénaire, d'un monde resté intact dans sa non-conformité, défiant le nôtre derrière le rempart de ses énigmes...

CAMILLE MAUCLAIR.

Une nécessité de service nous oblige à remettre à huitaine la Chronique de Mgr Schyrgens, tardivement transmise.

RAMLOT TAILLEUR-CHEMISIER
Civil, Militaire et Colonial

Spécialiste du

VÊTEMENT ECCLÉSIASTIQUE

du SOUS-VÊTEMENT et de l'IMPERMÉABLE

CHEMISERIE — BONNETERIE

CHAPEAUX — CHAUSSURES

27 bis, boulevard Raspail, PARIS (VII^e)

SA — DOUILLETTE-RAGLAN (marque déposée)

SA — PÉLERINE-CAPUCHON, Loden Laine

RAMLOT
son
LODEN
Imperméable

Nota. — Envoi franco d'échantillons et du Catalogue général, comprenant toutes les spécialités étudiées pour MM. les Ecclésiastiques